JEAN VAQUIÉ

LE RETOUR OFFENSIF DE LA GNOSE

La littérature ésotérique et orientaliste en est venue à tout inonder. Sans bruit, elle s'étale, s'infiltre et s'épanche partout. On a fini par ne plus y prendre garde et pourtant c'est un phénomène culturel aussi alarmant qu'incontestable. Il y a quelques années, ce type de publications était réservé à un petit nombre d'éditeurs spécialisés. Aujourd'hui, toutes les grandes maisons d'éditions possèdent leurs collections gnostiques, hindouistes, rosicruciennes ou souffistes.

La masse des ouvrages mis ainsi à la disposition du public est absolument énorme. On est bien obligé de constater qu'elle manifeste un véritable mouvement de pensée. Car elle suppose d'abord des lecteurs en quantité croissante et aussi toute une intelligentsia rédactionnelle qui est, pour partie tout au moins, d'un très haut niveau, et par conséquent très séduisante.

A ce mouvement de pensée, on peut, sans rien exagérer, donner le nom de "nouvelle gnose" tant il rappelle l'effervescence syncrétique qui troubla les trois premiers siècles du Christianisme et qui est restée dans l'Histoire sous le nom de "Gnose", mot grec qui signifie à la fois "science" et "connaissance".

Avant de recenser et d'analyser les principaux thèmes de la gnose moderne, il est nécessaire de raviver nos souvenirs de l'ancienne, c'est-à-dire de la gnose historique qui a failli compromettre l'édification du splendide et redoutable édifice du dogme chrétien : splendide pour ceux qui y séjournent en paix, et redoutable, du fait de sa solidité, pour ceux qui s'y attaquent.

CHAPITRE I. LE LEVAIN DE MALICE

LA GNOSE SIMONIENNE

Le premier des gnostiques, le fondateur de l'Ecole, est sans contestation possible **Simon le Magicien**. C'est lui qui a tracé les grandes lignes de la pensée gnostique, surtout en ce qui concerne **l'essence de la divinité et la nature du monde des esprits**. Chaque nouveau chef n'a fait ensuite qu'apporter des variations et des compléments à ce cadre primitif, principalement pour ce qui est des **origines de l'homme** et des **modalités de son salut.**

Simon le Magicien nous est présenté, dans les Actes des Apôtres, sous des traits qui sont restés proverbiaux :

> «Or, il se trouvait auparavant, dans la ville de Samarie, un homme nommé Simon, qui pratiquait la magie et qui émerveillait le peuple de la Samarie, se donnant pour quelqu'un de grand... Or, Simon voyant que l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des Apôtres, leur offrit de l'argent, disant : Donnez, à moi aussi, ce pouvoir afin que celui à qui j'imposerai les moins reçoive l'Esprit-saint. Mais Pierre lui dit : Que ton argent soit avec toi en perdition, puisque tu as pensé acquérir le don de Dieu à prix d'argent ! Il n'y a, pour toi, ni part ni lot dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu». (Actes VIII, 9-21)

Au sommet de sa théologie, qui est, comme on va le voir, une véritable mythologie où l'invention est reine, Simon le Magicien place un **Principe universel**. Ce principe est une sorte de **feu spirituel** qui se manifeste à l'extérieur en donnant **naissance**, par **émanation**, à **des esprits appelés éons**. Cette notion d'éon n'est pas rare dans la pensée antique. Elle appartenait, à cette époque, au patrimoine philosophique courant.

Ces éons procèdent deux par deux : un éon mâle agissant en coopération avec un éon femelle. Chaque couple d'éons forme une syzygie. La syzygie est une sorte d'androgyne angélique. On voit reparaître dans la gnose, et pour longtemps, la vieille légende **hermaphrodite** qui traîne dans le paganisme depuis tant de siècles.

Le Principal universel produit d'abord par émanation trois syzygies de chacune deux éons, qui constituent avec lui le "monde supérieur" ou "monde divin".

Au-dessous de ce monde divin, Simon le Magicien place le *"***monde du milieu***"* qui est formé principalement par de nouveaux éons issus, toujours par émanation, des éons supérieurs ou divins. Mais on trouve aussi, dans le monde du milieu, d'autres personnages : Epinoïa, les anges, les puissances et le Démiurge.

Epinoïa est le nom donné à la pensée divine. Inexplicablement, cette Epinoïa abandonne le principe universel dont pourtant elle est sortie et, retournant sa prédilection vers les êtres inférieurs, elle va appeler à l'existence les anges et les puissances, lesquels vont être tenus, on ne sait pourquoi, dans l'ignorance du Principe immuable, ignorance initiale et fatale qui entraîne les anges dans une série de maladresses. **Le péché originel est donc un péché d'ignorance**. A cette ignorance primordiale, la gnose va désormais opposer la *"***connaissance***"* qui doit tout rétablir dans l'ordre.

Le Démiurge est l'artisan de l'univers physique. Il façonne une *"materia prima"* éternellement préexistante. Il ne fait pas surgir le cosmos du néant; il n'a besoin que de l'organiser ; c'est pourquoi il est appelé *"*artisan", démiurge en grec. On reconnaît là l'origine du *"*Grand Architecte de l'Univers*"* que la franc-maçonnerie accepte et *"*tolère" comme divinité.

Le rôle respectif d'Epinoïa, des anges, des puissances et du Démiurge n'est pas clairement défini dans les textes simoniaques qui ne nous sont parvenus que par les citations des Pères et par les *"*Philosophoumena". Toujours est-il que, de leur collaboration et aussi de leurs rivalités et de leur révolte, va naître le monde inférieur, ainsi que l'humanité qui l'habite. Bref, **l'homme** (et c'est là l'essentiel à retenir) **est le produit de l'ignorance, de la maladresse et même de la malveillance des créateurs angéliques du "monde du milieu".**

Parce qu'il est l'œuvre des anges prévaricateurs, l'homme est vicié dans sa nature et dans son origine. Il est soumis au pouvoir tyrannique des anges qui l'ont formé et il manifeste une tendance incoercible à s'en émanciper.

L'INTUITION CONTEMPLATIVE

Tels sont les premiers jalons de ce que l'on a très justement appelé la gnose simonienne, manifestation initiale d'une École à demi-souterraine qui devait se perpétuer pendant plus de trois siècles.

Simon le Magicien fut aidé dans la prédication et même dans l'élaboration de sa doctrine, par sa compagne, Hélène, une courtisane qu'il avait rencontrée à Tyr et qui, elle aussi, possédait des dons prophétiques. Elle était d'ailleurs habitée, on n'en pouvait douter, par la pensée divine, Epinoïa en personne, ce qui faisait d'elle, pour le mage Simon, une inspiratrice rêvée.

Il est classique de faire remarquer que la théogonie simonienne emprunte ses éléments constitutifs simultanément à l'Ecriture sacrée de la Synagogue, aux premiers textes de l'Eglise naissante et aux théories philosophiques de Platon et de Philon. Elle constitue donc une synthèse due à la culture et à la science de Simon qui était un "gnostique" c'est-à-dire un "savant". Elle est une construction intellectuelle. Mais elle n'est pas seulement cela ; il est très important de bien le comprendre.

Car leurs dons de mages donnaient à Simon et à Hélène, l'accès à une autre source, celle de l'intuition contemplative. Ils avaient la prétention de prophétiser. Ce n'est pas seulement pour un savant, mais aussi pour un devin que Simon était tenu par le peuple de Samarie :

> «Tous l'écoutaient depuis le plus petit jusqu'au plus grand et disaient : C'est lui qui est la vertu de Dieu, celle que l'on appelle la grande». (Actes VIII, 10).

De sorte que, dès le début, la connaissance gnostique est non seulement spéculative et "discursive" comme l'on dit, mais aussi **intuitive**. Elle se réclame d'une certaine inspiration céleste directement perçue. Bien entendu. cette inspiration n'est pas vraiment celle de Dieu, comme saint Pierre affirmait avec énergie : «Il n'y a pour toi ni part ni lot dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu» (Actes VIII, 21).

La mystique de la gnose ne sera jamais autre chose que la **fausse mystique** contre laquelle les maîtres chrétiens de la vie spirituelle nous ont toujours mis en garde.

Dans l'état où Simon le Magicien la laisse à ses successeurs, cette première gnose est incomplète, certes ; nous allons assister à son évolution et à sa prolifération. Mais elle contient déjà quelques notions essentielles qui vont conserver une certaine constance et dont voici les principales : **le Principe universel** - l'émanation comme modalité générale d'apparition des êtres - **le Démiurge** comme organisateur de la matière éternelle - l'homme doué d'une nature viciée dont il cherche à se dégager - **la contemplation mystique** comme source de science.

Mais nous ne pourrons définir l'esprit gnostique qu'après avoir assisté à l'ensemble de sa manifestation historique.

LE DOCÉTISME DE BASILIDE

C'est évidemment à Samarie que l'on rencontre le premier foyer gnostique. Après la mort du couple fondateur, les adeptes honorèrent des statuettes de Simon sous les traits de Jupiter et d'Hélène sous ceux de Minerve.

C'est à Samarie également que nous faisons connaissance avec **Ménandre**, le premier successeur de Simon. Nous sommes renseignés à son sujet, comme toujours en matière de gnose, par saint Irénée, évêque de Lyon, et par une très ancienne compilation connue sous le nom de "Philosophoumena". Ménandre exigeait de ses disciples la réception du baptême spécial qu'il avait institué (une sorte d'initiation) et la pratique de la **magie**. Magie qu'il élevait au rang d'un moyen nécessaire de salut. Dans son enseignement général, il insistait surtout sur la formation de l'humanité par les anges.

A son tour, Ménandre de Samarie eut deux disciples : Saturnin qui fonda une école gnostique à Antioche, et Basilide qui transporta la gnose à Alexandrie.

Saturnin, fondateur de la "gnose syrienne" se contenta de transmettre l'enseignement de Simon et de Ménandre. Mais il donna un relief plus important à un point de doctrine appelé plus tard à une grande extension, la thèse dite de **l'antinomie**.

C'est la théorie selon laquelle le Dieu des juifs, le Yahweh de la Bible, n'est autre que le plus puissant des anges qui ont maladroitement créé l'homme tel que nous le voyons, malheureux et ignorant ; et Jésus-Christ vient précisément combattre le Dieu des juifs et sauver l'homme en lui apportant l'étincelle divine que ses créateurs ne lui ont pas donnée.

C'est en cela que consiste "l'antinomie" de Saturnin, c'est-à-dire l'antagonisme du Dieu des juifs et de Jésus. Cette théorie sera reprise plus tard par **Cerdon** et **Marcion** qui en tireront des conséquences extrêmes.

Le système de Saturnin contient aussi la condamnation de l'institution du mariage, motif pris de ce qu'elle perpétue une race mauvaise et malheureuse. Il faut s'abstenir de procréer.

Basilide, le second disciple de Ménandre, vint s'installer à Alexandrie et devint aussitôt le chef de la "gnose égyptienne", la plus brillante de toutes. Il n'abandonne pas, bien au contraire, la pratique magique de ses prédécesseurs. Quant à son enseignement proprement dit, il y introduit beaucoup de notions philosophiques qui viennent, agrémenter sa théogonie. Il admet, comme déjà Simon le Magicien, l'existence de **trois mondes** superposés : un monde hyper-cosmique ou divin, un monde intermédiaire ou supra-lunaire, et un monde sublunaire qui est celui de l'homme.

Dans le plus élevé de ces trois mondes, Basilide plaçait le Dieu-Néant, le "néant qui existe", le "Dieu-Devenir" qui renferme tous les germes. Ce Dieu est plus un principe abstrait qu'un être vivant. Cependant, la notion de "Père Céleste" que le christianisme imposait de plus en plus, n'est pas abandonnée non plus ; bien qu'elle n'ait pas de point d'application très précis dans cette théogonie, on la voit reparaître en diverses circonstances du raisonnement gnostique.

Le monde intermédiaire, selon Basilide, englobait 365 cieux dont le plus élevé était l'ogdoade (construite sur le chiffre huit) et le plus inférieur l'hebdomade (sur le chiffre sept). Chacun de ces cieux possède un chef nommé Archon (souvenir des Archontes de la cité grecque). Tous ces cieux sont peuplés d'éons émanés du Dieu-Néant.

Mais chose étrange, le grand Archon de l'ogdoade, ignore l'existence du Dieu-Néant et il va transmettre cette ignorance au-dessous de lui. Quant à l'Archon de l'hebdomade, il n'est autre que le Dieu des juifs, le créateur du monde sublunaire et donc de l'humanité. C'est lui qui est à l'origine de l'ignorance dans laquelle baigne l'être humain : il ne pouvait pas, en effet, transmettre une connaissance supérieure qu'il n'avait pas reçue lui-même.

Basilide introduit dans son système l'idée de rédemption qu'il emprunte évidemment au christianisme et que l'on ne peut plus ignorer. Un Sauveur, curieusement nommé "Evangile" prend naissance dans le monde divin hyper-cosmique et descend, de cieux en cieux, à travers le monde intermédiaire. Il parvient au monde sublunaire et il apporte à l'humanité la connaissance du Dieu-Néant dont elle était jusqu'alors privée. C'est le salut. Le salut est "gnostique" puisqu'il consiste en une connaissance.

L'un des premiers, Basilide fit usage du **docétisme**, thèse d'après laquelle Jésus-Christ ne s'est pas vraiment incarné. Il s'est manifesté seulement en apparence, mais pas en réalité. Le docétisme devint l'un des éléments doctrinaux les plus constants de la gnose. On le retrouve même dans certaines hérésies. C'était une façon habile de suggérer que Notre-Seigneur n'avait pas souffert au cours de la Passion, laquelle n'avait été que fictive. Mais alors, si la Passion fût sans douleur, elle est aussi sans mérites. On le voit, le docétisme ruine entièrement le culte du Rédempteur.

La gnose alexandrine (ou égyptienne) que Basilide a fondé, va produire un rejeton d'une particulière audace : **Carpocrate**. Il va emprunter d'une part à Saturnin (de l'école syrienne) sa thèse antinomiste, et d'autre part à Pythagore sa métempsycose.

Et voici le résultat de cet amalgame : Jésus, fils de Marie et de Joseph, se rappelant ce qu'il a vu dans une vie antérieure (métempsycose) s'élève au-dessus des autres hommes et entreprend de lutter contre le Dieu de Moïse qui a créé l'homme ignorant (antinomie) ; mais alors méprisant le Dieu de Moïse, il méprise aussi la loi dont il est l'auteur. Violer la loi devient un devoir et même un moyen de salut. Les adeptes de Carpocrate se signalèrent, on le comprend, par leur "agapes fraternelles" qui devinrent des **orgies**. Mais ces mêmes égarements se retrouvent aussi dans tous les groupes gnostiques qui professaient l'antinomie, et pas seulement chez les disciples directs de Carpocrate.

LE PLÉRÔME VALENTINIEN

Avec **Valentin**, nous en arrivons à l'apogée de la "gnose historique". Égyptien de naissance, il suivit les cours de l'Ecole d'Alexandrie où il se familiarisa non seulement avec les théories gnostiques, mais aussi avec la philosophie néo-platonicienne et même avec les doctrines païennes de l'ancienne Égypte, sans compter bien entendu, avec le christianisme orthodoxe que tout le monde étudiait avec ardeur. Valentin était donc un personnage d'une grande culture.

D'élève, il devint professeur et enseigna bientôt lui-même à Alexandrie. Puis il se transporta à Rome où il séjourna longtemps. Il mourut à Chypre où, selon saint Epiphane, il se serait converti à la vraie Religion *in articulo mortis*. Mais ses disciples restèrent dans la gnose et ils se partagèrent en

deux écoles : l'école orientale et l'école italique dont les doctrines ne diffèrent pas essentiellement.

Il ne semble pas que Valentin ait lui-même beaucoup écrit. On connaît ses théories par ses disciples, ainsi que par les écrivains d'Eglise qui les citaient afin de les réfuter.

Valentin reprend à son compte le système des trois mondes déjà exposé par ses prédécesseurs, Ménandre, Saturnin, Basilide : un monde divin, un monde intermédiaire et un monde humain. Mais il l'enrichit de compléments pris certes dans ses lectures mais aussi dans sa mystique, la fameuse "appréhension intuitive" des gnostiques. Et il aboutit à une construction chatoyante qui a exercé sur les esprits une véritable fascination.

Le monde supérieur, ou monde divin, est par lui appelé **Plérôme**, ce qui signifie "plénitude". Mais c'est déjà, comme on va le voir, un milieu extrêmement complexe.

Au sommet du Plérôme, siège le Dieu-Principe, qui est l'unité globale. Ce Dieu-Un va cependant se multiplier par émanation. Il engendre d'abord directement une dyade : le couple. "Nous-Aléthéia" (Esprit-Vérité). De ce premier couple, toujours par émanation, il va en sortir un second : "Logos-Zoé" (Verbe-Vie). De ce second couple en émane un troisième: "Anthropas-Ecclesia" (Homme-Eglise). On aura remarqué que cette série de couples, émanés les uns des autres, est directement apparentée au système des syzygies que nous avons déjà observé dans la gnose simonienne.

Mais le Plérôme de Valentin n'est pas encore au complet ; il y manque la décade et la dodacade. Voici comment elles viennent à l'existence. Le couple "Esprit-Vérité" produit dix éons qui forment la décade. Puis le second couple "Verbe-Vie" produit douze éons qui constituent la dodécade. Cette arithmétique du monde plérômatique, c'est-à-dire du monde divin, impose la comparaison avec les dix **séphiroth**, ces "nombres-créateurs" qui deviendront, beaucoup plus tard, un des thèmes favoris de la mystique juive, dont on parle tant aujourd'hui. Ici Valentin a donc précédé la **Kabbale**.

LES HYLIQUES, LES PSYCHIQUES ET LES PNEUMATIQUES

Au-dessous du Plérôme divin, Valentin place, comme les autres gnostiques, le monde intermédiaire. Nous y retrouvons deux groupes d'éons que Basilide nous a déjà fait découvrir : les huit éons de l'Ogdoade et les sept éons de l'hebdomade. Il règne donc, à cet étage médian, le même symbolisme numérique que nous venons de rencontrer dans le Plérôme.

Ce qui est curieux, dans la gnose valentinienne, c'est l'importance donnée au personnage de **Sophia**. La Sagesse, Sophia, est l'un des éons femelles de l'hebdomade. D'un naturel ardent, elle désire engendrer seule. Mais n'étant pas incréée comme le Père, elle ne réussit qu'à produite un être informe nommé ectroma qui est donc le fruit de son ignorance. Cette sorte d'avorton jette un trouble profond parmi tous les éons du monde intermédiaire. C'est alors que, pour réparer la bévue de Sophia (en somme les malheurs de Sophie), le couple céleste "Esprit-Vérité" (qui appartient au Plérôme) produit un nouveau couple d'éons : Christos-Pneuma, lequel opère une sorte de rédemption du monde intermédiaire en écartant l'avorton ectroma.

Quant au monde terrestre de Valentin, il ne diffère pas radicalement de celui de ses devanciers. Il est produit par le Démiurge, toujours organisateur d'une "matéria prima" éternelle et préexistante. Seulement, dans le système valentinien, l'humanité est l'œuvre de plusieurs démiurges parce qu'il y a plusieurs sortes d'hommes qui ne sauraient avoir été faites par le même "artisan".

Un démiurge a produit les hommes **hyliques** (ulé = matière), c'est-à-dire les grossiers matérialistes dont l'âme est tout à fait animale. Un second démiurge a formé les hommes **psychiques** (psuké = âme) dont les âmes, cette fois, sont plus subtiles, mais encore ignorantes ; ce sont les chrétiens, par exemple. Un troisième démiurge a enfin créé les hommes **pneumatiques** (pneuma = esprit) qui sont les spirituels possédant la "connaissance du Plérôme", tels les gnostiques.

Le monde terrestre est le théâtre d'une incontestable rédemption (c'est une idée que l'on ne peut plus esquiver), mais dans le système de Valentin, elle est l'œuvre d'un second Jésus, bien différent du "Christos-Pneuma" qui a réparé la maladresse de Sophia en écartant l'ectroma du monde intermédiaire. Le second Jésus, d'ailleurs, est venu sur la terre, non pas en réalité, mais en apparence, selon le docétisme désormais constant chez les gnostiques.

Nous n'en finirons plus si nous voulions exposer le mécanisme de ces deux rachats. C'est une véritable mythologie aussi compliquée que celle d'Hésiode. Où Valentin allait-il chercher toutes ces notions et tous ces épisodes symboliques? Il puisait dans ses lectures, certes, car il était savant (gnostique veut dire savant). Et parmi ces lectures, il ne faut pas oublier les **hermética**. Les "hermética" étaient les traductions et les adaptations grecques de très anciens papyrus égyptiens dont Hermès Trismégiste était censé l'auteur ; ils véhiculaient un paganisme à la fois philosophique et lyrique qui avait un énorme succès dans les cercles intellectuels.

Mais Valentin puisait aussi, comme le faisaient tous les gnostiques depuis Simon et Hélène, dans la méditation philosophique intense, laquelle était réputée fournir une "connaissance intuitive directe" des choses du Plérôme divin. Il est évident, pour un chrétien, qu'une telle méthode d'inspiration, pratiquée en dehors de la Foi et de la discipline ecclésiastique, n'était pas dénuée d'un sérieux souffle démoniaque, souffle que l'on reconnaît dans l'hétérodoxie manifeste de toutes ces cogitations gnostiques.

L'ANTINOMIE DE MARCION

Pendant que les groupements valentiniens prospéraient en Italie et en Égypte, une nouvelle forme de gnose prenait naissance dans certains cercles de Rome. Le Syrien **Cerdon** se mit à développer un point de doctrine qui avait été professé avant lui et que nous avons déjà noté : la thèse de "l'antinomie". Saturnin avait enseigné que le Dieu de la Bible et le Dieu de l'Évangile n'étaient pas le même Dieu et qu'il existait entre eux une antinomie, c'est-à-dire, en dernière analyse, un antagonisme. Le Dieu de la Bible juive, c'est le démiurge, le maladroit et malveillant organisateur de la matière et l'artisan de l'univers visible ; c'est un mauvais Dieu, dur et rancunier ; il est combattu par le Dieu bon et rédempteur de l'Évangile. Dès lors, le principe du salut est de s'élever contre le Dieu des juifs et donc aussi contre le décalogue qui est son œuvre.

Un disciple de Cerdon, nommé **Marcion**, va donner à cette doctrine de l'antinomie une extension considérable. Il va l'associer à un docétisme radical et à une doctrine d'austérité qui impressionnera profondément ses contemporains et qui lui amènera beaucoup d'adeptes.

Marcion a été appelé par Tertulien "le loup du Pont", faisant ainsi allusion à son pays d'origine, le rivage de la Mer Noire et à son rôle

dévastateur dans l’Eglise. Il avait d'abord été chrétien et il s'était fait remarquer, à Rome, par des donations considérables faites à la caisse ecclésiastique. Sa culture philosophique et même religieuse était grande. Il avait appris à manier l'exégèse, c'est-à-dire l'interprétation des Ecritures et il s'en servait avec talent, mais contre l'Eglise. Il cherchait à justifier son "antinomisme" en utilisant la parabole évangélique du vin nouveau que l'on ne doit pas mettre dans de vieilles outres de crainte de les faire éclater. Il expliquait que le vin nouveau c'était l’Évangile et que les vieilles outres représentaient la Loi de Moïse ; il fallait donc abandonner la Loi de Moïse que l’Évangile était venue abroger. Finalement, Marcion, le "loup du Pont" fut chassé de l'Eglise avec ses doctrines.

Il faut remarquer néanmoins, que la gnose de Marcion fut de beaucoup la mieux organisée de toutes. Il créa des sortes de diocèses qu'il galvanisa par son ascétisme rigoureux et spectaculaire. Il supprimait totalement l'ancien Testament et, parmi les Évangiles, il ne conservait que celui de saint Luc, et encore après l'avoir censuré. Ces églises marcionites survécurent longtemps à la mort de leur fondateur, puisqu'on en trouvait encore des traces importantes au Vè siècle.

Mais autour du Maître, ses doctrines de mépris de la loi mosaïque aboutissaient à un mélange de cynisme et de fanatisme. Au cours des persécutions impériales, certains marcionites préfèrent se laisser martyriser comme les vrais chrétiens, plutôt que de passer pour des manichéens ?

On raconte que lorsque saint Polycarpe, le vénérable évêque de Smyrne, "Père apostolique" puisqu'il avait connu saint Jean, vint en visite à Rome, Marcion osa se présenter devant lui et lui demander : «Me reconnaissez-vous ?» L'évêque lui répondit : «je reconnais le premier né de Satan». Telle était l'opinion d'un père apostolique sur la véritable nature de cet enseignement gnostique puisé dans la fausse contemplation.

LA CONFECTION DES APOCRYPHES

Avant d'assister à l'entrée en scène de la gnose moderne, il faut répondre, concernant la gnose ancienne, à quelques questions qui nous permettront de mieux comprendre leur filiation. Demandons-nous d'abord comment les gnostiques pouvaient se prétendre chrétiens, eux dont la philosophie restait si imprégnée de panthéisme, de polythéisme et de mythes émanatistes. Afin de se faire passer pour chrétiens, ils utilisaient

des documents récemment constitués par eux mais qui présentaient toutes les apparences de l'authenticité chrétienne.

Les doctrines gnostiques se présentaient toujours comme provenant à la fois d'un raisonnement philosophique, puisque la gnose était la "science par excellence" et d'une révélation surhumaine, c'est-à-dire d'une "connaissance intuitive" et directe des mystères célestes qui dépassent l'entendement humain ordinaire. Cette inspiration mystique, les visionnaires de la gnose la consignaient dans une multitude de petits traités, prétendument révélés, et que l'on attribuait, pour leur donner du poids, à des rédacteurs illustres, universellement connus pour leur commerce avec l'au-delà.

Certains de ces traités étaient censés composés par **Zoroastre**, le fondateur du **mazdéisme** en Perse, peu de temps avant le règne de Darius. D'autres se présentaient comme écrits par **Manès**, le restaurateur, alors contemporain, du vieux dualisme persan, sous le nom de **manichéisme**. D'autres émanaient, disait-on, d'**Orphée** lui-même. D'autres ne pouvaient avoir pour auteur que **Bouddha**. D'autres enfin, les plus nombreux, étaient dus au stylet du "secrétaire des dieux", **Hermès Trismégiste**, l'antique sage d'Égypte ; ceux-là constituaient ce que l'on appelait les "**Hermetica**".

Comment les gnostiques vont-ils se comporter à l'égard des livres saints du christianisme ? Ils vont certes utiliser ceux que l'Église reconnaît pour véritables. Mais il faudra alors, pour les faire coïncider avec leurs doctrines, qu'ils se livrent à des interprétations violemment tendancieuses, qui ne seront guère convaincantes. Le mieux sera donc de rédiger de pseudo livres saints chrétiens comme on le fait déjà pour les autres religions : ce seront les fameux "**apocryphes**", présentés comme révélés et dont certains sont parvenus jusqu'à nous.

On voit ainsi germer, dans la pénombre de la forêt gnostique, des "évangiles", "des épîtres" et des "apocalypses" que l'Église ne reconnaît pas pour authentiques, mais qui n'en portent pas moins des titres prestigieux. Il en circula certainement un très grand nombre, car les nomenclatures qui en sont fournies par les Pères diffèrent notablement les unes des autres. Il existe bien des recueils d'apocryphes, mais ils sont tous incomplets car on en découvre encore aujourd'hui, comme nous allons le voir.

L'un des apocryphes les plus connus est la "**Pistis Sophia**", qui est un prétendu dialogue, tout à fait romanesque, entre Jésus-Christ et Ses apôtres après la Résurrection, poursuivi même après l'Ascension, dialogue au cours duquel Il leur aurait enseigné, il fallait s'y attendre, une doctrine secrète que l'Église ne connaît pas et à laquelle seuls les gnostiques ont part.

On cite également quelques "évangiles apocryphes" par exemple celui de Thomas, celui de Philippe, celui de Mathias et celui dit "des Egyptiens" dont un exemplaire vient d'être retrouvé à Nag-Hammadi, en haute Égypte.

Les "épîtres apocryphes" sont moins nombreuses : on connaît celle de Pierre à Philippe et celle dite "d'Eugnoste". En revanche, les "apocalypses" foisonnent : celle de Nicothée, celle d'Adam, celle d'Abraham, celle d'Elie, etc... On cite encore des "assomptions apocryphes" comme celle de Paul et celle d'Isaïe. On possède aussi des "paraphrases" dont celle de Seth, texte qui a donné son nom à une des sectes gnostiques, les séthiens, lesquels attribuaient à cette paraphrase une importance majeure.

Ce procédé des apocryphes attira d'abord un grand nombre d'adeptes à la gnose parce qu'à cette époque les traités qui se présentaient comme chrétiens et a fortiori comme apostoliques (c'est-à-dire comme ayant un des apôtres pour auteur) étaient entourés d'un énorme prestige. Grâce aux apocryphes, les gnostiques se faisaient passer pour chrétiens puisqu'ils exhibaient des documents en apparence identiques à ceux de l'Eglise.

Le magistère ecclésiastique dut entreprendre une lutte serrée pour débarrasser l'Ecriture Sainte de toute cette végétation parasite et pour fixer définitivement la liste des Livres authentiquement inspirés, c'est-à-dire "le canon des Ecritures". Ce fut une des opérations les plus délicates et les plus nécessaires que le magistère romain ait eu à réaliser au cours des premiers siècles.

Or, aujourd'hui précisément, nous assistons à une réapparition des apocryphes. Elle est un des symptômes du retour offensif de la gnose. Consultez par exemple la bibliographie de l'un de ces ouvrages ésotériques dont nous sommes surchargés, vous y trouverez le plus souvent une abondante liste d'apocryphes, cités en général sous la rubrique "Ecritures sacrées" en même temps que les références bibliques.

Le signal de cette renaissance avait été donné par **Papus** quand il publia une traduction de la "Pistis Sophia" assortie de ses commentaires. Des recueils d'apocryphes circulent de nouveau, avec en bonne place, les "Évangiles de l'Enfance", qui constituent, reconnaissons-le, un des apocryphes les moins nocifs.

LES PÈRES DE LA CONTRE-EGLISE

Il nous reste à nous demander pourquoi les historiens de l'Eglise ne classent pas la gnose parmi les hérésies et en font toujours une manifestation d'un genre spécial. Après avoir répondu à cette question, nous comprendrons mieux la gnose d'aujourd'hui.

Les hérésiarques, c'est-à-dire les chefs des hérésies, jettent leur réprobation sur un nombre restreint de propositions dogmatiques, mais ils continuent à accepter les autres. Ils se défendent de remettre en cause l'ensemble de la Foi et des institutions. Ils refusent seulement **certains** articles de la Foi. Par exemple, Arius nie la divinité de Jésus-Christ. Pélage conteste la nécessité de la grâce et prétend que l'homme peut se sauver par les moyens naturels. Nestorius ne veut pas admettre qu'il y ait en Jésus-Christ deux natures en une seule personne. Eutychès ne reconnaît pas la nature humaine de Notre-Seigneur ; il estime qu’elle est totalement absorbée par la nature divine.

Mais tous entendent conserver les dogmes qu'ils n'attaquent pas expressément. Autant que leur position aventureuse le leur permet, ils maintiennent les sacrements, la morale, la discipline cléricale, les circonscriptions territoriales et l'ensemble des institutions ecclésiastiques.

La **gnose**, au contraire, **remet toute l'orthodoxie en question pour édifier un système complet et différent**. Elle puise à d'autres sources ; elle admet d'autres révélations qui viennent s'ajouter à la Révélation du Christ et naturellement la transformer. Ainsi, elle ne constitue pas une hérésie définie, mais elle les engendre toutes. On peut appeler la gnose "**la mère des hérésies**", car elle les contient toutes en germe.

En pleine période patristique, et en face des "Pères de l'Eglise", il s'est véritablement constitué un collège antagoniste de "Pères de la Contre Eglise". Car c'est bien ainsi que l'on peut appeler des personnages comme Ménandre, Basilide, Valentin, Marcion et les autres. La gnose est comparable à un vaste *mycelium* rampant duquel les hérésies ont pris

naissance comme d'énormes champignons. Engendrant les hérésies, la gnose a incontestablement joué un rôle de **maternité**.

Mais ce qui est encore plus grave, elle se veut aussi **supplantatrice**. Unifiant le polythéisme, la philosophie, le judaïsme et l'Évangile, elle veut ravir à l'Eglise sa catholicité, c'est-à-dire son universalité.

Elle ambitionne de la supplanter, de la dominer. Elle lui oppose une universalité plus vaste. L'Eglise est ainsi réduite à n'être plus qu'un cas particulier de la gnose universelle.

Et c'est précisément cette même ambition que nous allons retrouver dans la gnose moderne à laquelle nous arrivons. Mais auparavant, il faut examiner comment l'idée syncrétique a été développée aussi par un autre mouvement de pensée, qui n'est pas positivement gnostique et que l'on appelle l'école d'Alexandrie ou école néo-platonicieme.

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

Quatre noms résument l'école néo-platonicienne : **Plotin**, **Porphyre**, **Jamblique** et **Proclus**. Ils constituent comme une seule et même entité. On ne saurait les séparer. Ils forment, à eux quatre, l'un des jalons les mieux définis de l'histoire de la philosophie l'école d'Alexandrie.

Le fondateur de l'école est **Plotin**. Il faut bien le distinguer de Philon le Juif, lui aussi philosophe de langue grecque, qui était né à Alexandrie 200 ans auparavant, mais qui n'appartient pas à l'école néo-platonicienne, bien qu'alexandrin de naissance. Plotin, donc, est un philosophe éclectique du IIIè siècle après Jésus-Christ. Parmi les doctrines qu'il s'efforce de concilier, le platonisme, on s'en doute, joue le rôle principal. Mais Plotin apporte au platonisme une modification qui nous intéresse au premier chef parce que nous allons la voir réapparaître dans la gnose moderne. Platon avait mis au sommet de sa construction métaphysique le "**Souverain Bien**" ; c'était son ultime étape ; il n'imaginait rien au-dessus. Plotin, pour sa part, ne s'arrête pas là. Il reprend l'idée du "Principe igné universel" de Simon le Magicien et il lui donne une définition philosophique plus précise.

Au-dessus du Souverain Bien de Platon, il conçoit encore "**L'Unité totale**" plus enveloppante que le Souverain Bien, et dans laquelle viennent se neutraliser, se compenser et s'effacer toutes les distinctions. Et il ajoute que cet hyper-essence, cet **Hypertheos** peut être appréhendé par l'homme. On peut l'atteindre par la méditation philosophique intense et

particulièrement par l'extase qui en est la phase paroxystique. Ainsi Plotin, comme les gnostiques, fait de la contemplation mystique un des moyens d'acquisition de la connaissance métaphysique.

Le premier disciple de Plotin est **Porphyre**. Il met de l'ordre dans les cinquante-quatre traités laissés par son maître et il les publie en six tomes de chacun neuf traités, sous le nom d'Ennéades, c'est-à-dire de "neuvaines". Porphyre donne à la contemplation mystique moins d'importance que ne l'avait fait Plotin. Sa méthode est plus philosophique et discursive.

Le successeur de Porphyre comme chef de l'école d'Alexandrie est **Jamblique**. Impressionné par la théologie trinitaire qu'enseigne l'Eglise et à laquelle il devient impossible de se soustraire, il édifie, en utilisant les éléments néo-platoniciens de ses deux prédécesseurs, une métaphysique trinitaire dont voici la constitution. A l'origine de tout se trouve l'UN ou Monade ; puis vient l'intelligence ou dyade ; enfin apparaît le démiurge ou triade. C'est le démiurge qui a formé le monde, comme le disent aussi les gnostiques. L'univers créé représente la décade qui contient l'ensemble des émanations de la monade primordiale. Nous retrouvons, ici encore, l'émanatisme des gnostiques.

Celui qui donne à l'école néo-platonicienne son dernier lustre est **Proclus**. Il se fait le défenseur, bien attardé, du paganisme dont il essaye de coordonner les mythes. Mais en même temps, il cultive l'esprit éclectique de l'école alexandrine. Sa maxime était qu'une philosophie doit embrasser toutes les religions en se pénétrant de leur esprit. Il se disait le **Hiérophante universel**. Nous dirions le prêtre de la religion universelle. Comme Plotin, il croyait à la vertu révélatrice de la contemplation intensive et de l’extase philosophique. Il composait des hymnes aux dieux du paganisme et il se disait honoré par leur apparition.

Les quatre et inséparables "Alexandrins", Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus, sont donc à la fois des **syncrétistes**, **des panthéistes émanatistes et des mystiques**. Mais aussi ils incluent dans leurs systèmes, en les déformant bien entendu, quelques dogmes chrétiens. Nous sommes donc en droit de nous demander en quoi ils peuvent bien différer des gnostiques. Eh bien ! justement, ils n'en diffèrent pas beaucoup. Et pourtant, l'histoire nous apprend que les alexandrins ne voulaient surtout pas passer pour des gnostiques que d'ailleurs ils ne manquaient pas d'attaquer.

Pourquoi une telle hostilité alors qu'ils étaient philosophiquement si proches ? Tandis que les néo-platoniciens étaient des savants respectés, les gnostiques de la base se recrutaient le plus souvent parmi une population bien moins instruite et ils faisaient, dans leur enseignement et dans leurs pratiques rituelles, la part beaucoup plus grande à l'astrologie et à la magie. On comprend que les néo-platoniciens, qui étaient d'authentiques érudits, n'aient pas voulu être confondus avec eux malgré la similitude de leurs doctrines fondamentales.

LE REJETON MANICHÉEN

L'école néo-platonicienne est-elle une sœur ou une fille de la gnose ? Il est bien difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est qu'elles ont entre elles une très proche parenté. Les gnostiques avaient recruté une clientèle plus populaire à laquelle ils avaient donné des habitudes plus religieuses et plus ritualistes. Les néo-platoniciens enseignèrent une gnose très raffinée qui n'intéressa que les grands intellectuels. Mais à la même époque, on rencontre aussi une autre fille (ou si l'on veut une autre sœur) de la gnose ; c'est la religion de **Manès.**

Manès (ou Mani), le fondateur du funeste manichéisme, était gnostique de formation. Il enseignait que l'univers est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. Ce dualisme, renouvelé du mazdéisme de Zoroastre, n'est également que la radicalisation des thèmes gnostiques sur la maladresse du démiurge et la nocivité essentielle de la matière, et en conséquence, du corps humain.

Le manichéisme est bien, lui aussi, un champignon né sur le *mycelium* gnostique. Mais il s'en est historiquement distingué ne serait-ce que par une vitalité particulièrement longue puisque c'est lui que l'on retrouve à l'origine des doctrines **cathares**, au Moyen Age.

UN CHRISTIANISME DE FANTAISIE

A en croire les néo-gnostiques d'aujourd'hui et leur littérature luxuriante, la gnose historique aurait conservé le dépôt de la suprême intelligence et de la "suprême connaissance" contre l'autoritarisme borné du clergé romain. On nous fait un tel tapage que nous serions tentés de nous laisser à demi convaincre.

La réalité est fort moins brillante. Deux témoignages nous le montreront. Le premier est celui d'Ernest Renan, pourtant septique et

ennemi des positions tranchées ; on est surpris par le jugement sévère qu'il porte sur la gnose. Voici ce qu'il en dit dans "*L'Eglise chrétienne*" :

«Tout cela était inconciliable avec le christianisme. Cette métaphysique de rêveurs, cette morale de solitaires, cet orgueil brahmanique qui aurait ramené, si on l'avait laissé faire, le régime des castes, eussent tué l'Église, si l'Église n'eut pris les devants...

«Ce qu'il y avait de réellement grave, c'était **la destruction du christianisme** qui était **le fond de toutes ces spéculations**. On supprimait en réalité le Jésus vivant ; on ne laissait qu'un Jésus fantôme sans efficacité pour la conversion des cœurs : on remplaçait l'effort moral par une prétendue science ; on mettait le rêve à la place des réalités chrétiennes, chacun se donnant le droit de tailler à sa guise un christianisme de fantaisie, dans les dogmes et les livres antérieurs. Ce n'était plus le christianisme, c'était un parasite étranger qui cherchait à se faire passer pour une branche de l'arbre de vie».

Le second témoignage que nous invoquons est celui de Jean Doresse, savant tout à fait actuel auquel nous devons précisément des livres sur les papyrus gnostiques de Nag-Hammadi, découverts au cours des années 50 en haute Egypte, un peu au nord de Louksor. Voici comment il s'exprime dans "*Le Livre secret des Gnostiques d'Égypte*" :

«Le christianisme n'aurait-il pas été lui-même, à ses commencements, proche de la gnose ? Mais bientôt, devant la lumineuse simplicité des grands Évangiles, devant la claire et profonde pensée de saint Paul, devant même les visions de l'apocalypse Johannique, on est frappé de la différence entre les deux enseignements. Lire d'abord les écrits gnostiques, puis reprendre le Nouveau Testament est une expérience à faire : on ressent l'incomparable supériorité de ces textes accessibles à tous dans leurs images et dans leurs sens. On s'étonne que les gnoses aient pu si longtemps les concurrencer ; et l'on comprend que les sectaires aient préféré, face à une telle Religion, garder le secret de leur propre dogme, et se cacher dans les ténèbres».

CHAPITRE II. LE BOURGEON MARTINISTE

LA LETTRE G

Bien sermonnés et soigneusement prévenus que nous sommes contre toute tentation de triomphalisme, et persuadés que la place normale de la religion chrétienne sur cette terre c'est l'enfouissement, nous avons du mal à nous représenter l'éclat de la victoire de l'orthodoxie, après les dix grandes persécutions et l'enthousiasme qu'elle provoqua sur tout le pourtour méditerranéen. La victoire des martyrs avait été célébrée en 313, au moment de l'Edit de Milan, promulgué par l'Empereur Constantin pour accorder solennellement la liberté juridique à l'Eglise. Et la victoire des Docteurs avait suivi de près ; elle fut définitive au Concile de Chalcédoine, quatrième œcuménique, en 451.

Les objections soulevées par la gnose, par les hérésies qui sont ses filles et par la manichéisme et le néoplatonisme qui sont ses frères, s'évanouirent comme la brume au soleil. Les grands dogmes trinitaires, les deux natures dans la Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la maternité divine de Marie, la création ex-nihilo, le péché originel, le canon des Ecritures, la liturgie sacrificielle, le cycle sacramentaire... tout l'édifice du christianisme s'imposait à l'admiration publique avec autant d'évidence et de réalité que les grandes basiliques constantiniennes qui vinrent dominer le vieux forum. Le propre de la vérité, c'est de triompher.

Désormais, les apocryphes gnostiques, les hermetica, les hymnes de Menandre et de Valentin n'intéressèrent plus qui que ce soit. Il ne se trouva plus personne pour conserver ces grimoires erronés et malveillants

qui avaient tant troublé les esprits. On les brûla et surtout on les oublia. D'où la pénurie des vestiges gnostiques dont les historiens se plaignent. Les papyrus de la gnose ne subsistèrent que sur les confins orientaux de l'Empire romain, en Perse, en Mésopotamie, en Haute Égypte, là-même où nous les retrouvons aujourd'hui.

C'est dans ces contrées limitrophes que les **Mahométans** vont les ramener au jour à partir du VIIIè siècle. N'ayant pas les mêmes raisons que les chrétiens de les mépriser, ils s'y intéressèrent et finalement les retransmirent à l'Occident. Mais ce fut sous une forme nouvelle, car ils y mêlèrent des notions alchimiques et les productions de leur propre mysticisme.

Nous n'étudierons pas ici le lent cheminement et la germination, en territoire occidental, de la gnose ainsi véhiculée et remaniée par les Arabes. C'est un sujet complexe qui nous retarderait trop. Après une grande enjambée au-dessus des cathares et des Rose-Croix, arrivons-en tout de suite, au milieu du XVIIIè siècle, sous le règne de Louis XV, au moment où l'on voit apparaître, très symptomatiquement, les premières lettres **G** dans les frontispices des loges maçonniques. On sait que les doctrines des loges s'alimentent principalement aux sources de la gnose, de l'hermétisme, de l'alchimie, de la cabale, de la rose-croix, et, plus récemment, à celle des religions orientales. Mais c'est la gnose qui est la source la plus importante, car elle sert de canal collecteur à toutes les autres. La lettre G des écussons maçonniques symbolise cette **gnose** qui vient ainsi de faire sa réapparition, en Europe dans les temps modernes.

Sous l'impulsion à la fois inventive et tenace des diverses obédiences maçonniques, la contamination gnostique de la société chrétienne va commencer. Mais il est impossible, dans le cadre de ces quelques articles, de retracer l'histoire complète de cette contamination. Il faudra nous contenter d'en relater quelques manifestations caractéristiques.

LE TRAITE DE LA RÉINTÉGRATION

Le premier épisode typique que nous choisissons est l'apparition des théories rnartinistes. Deux doctrinaires ont contribué à donner son nom au martinisme : ce sont **Martinez-Pasqualis** et **Louis-Claude de Saint Martin**. Faisons remarquer, pour les puristes, que le nom de "martinisme" devrait plus spécialement être réservé à la doctrine de L-C. de Saint Martin, tandis que celle de Martinez-Pasqualis devrait être appelée le "martinézisme". Et c'est bien ce que font les spécialistes de ces questions.

Mais les deux doctrines sont proches et, vues de loin, elles peuvent répondre à la même dénomination de "**martinisme**".

Martinez-Pasqualis (on écrit aussi quelque fois M. de Pasqually) est le fondateur de *l'Ordre des Élus Coens* et l'auteur d'un ouvrage de grande influence intitulé "*Le Traité de la Réintégration*" qui contient à la fois la doctrine religieuse et le règlement de l'Ordre.

La doctrine religieuse est fondée sur ce même émanatisme que nous avons montré chez les gnostiques anciens. Tous les êtres de l'Univers sont émanés de la Divinité, par un écoulement de sa propre substance. L'âme humaine, en particulier, appartient aux esprits émanés. Elle est donc **divine** dans sa nature. Toutes les âmes ont été formées en même temps et elles attendent, dans le séjour céleste, d'être, les unes après les autres, unies à un corps, au fur et à mesure des besoins. Avant d'être emprisonnée dans un corps matériel, l’âme a mené une vie "surcéleste". Après la mort de ce corps, elle est normalement destinée à la **réintégration**, c'est-à-dire au recouvrement de cette vie surcéleste.

Pour pouvoir jouir, dans l'au-delà, de la réintégration, l'âme doit déjà sur cette terre subir la **réconciliation**. Et cette réconciliation est opérée par des "esprits réconciliateurs". C'est justement le travail des Élus Coens que de procéder à ces réconciliations préparatoires à la réintégration surcéleste et définitive. Coen, en hébreu, veut dire **prêtre**. La fonction des Élus Coens est une fonction **sacerdotale**. Elle consiste à "réconcilier" les adeptes de l'Ordre.

A la fin des temps, quand toutes les réintégrations individuelles auront été réalisées, tout être émané, toute existence distincte, retournera se perdre dans la source première. Toute émanation se résorbera dans la Divinité qui lui a donné naissance. Il y a là une notion, apparentée au **nirvana** qui laisse présager une ouverture de la gnose moderne en direction des doctrines orientales.

Le Traité de la Réintégration consacre de larges développements aux dispositions psychologiques dans lesquelles l'élu-coen doit se mettre, tant pendant la période qui précède la cérémonie de la réconciliation que par la suite quand il prépare sa réintégration surcéleste. La pratique de la **méditation intense** lui est recommandée.

La mystique de Martinez-Pasqualis découle logiquement des principes de la gnose. On sait que la gnose n'est pas une doctrine de

"comportement", mais une doctrine de "connaissance". Qu'est-ce à dire ? Le monde terrestre est dû à l'ignorance du démiurge et de la Sophia qui en sont les créateurs, nous l'avons vu, et c'est pourquoi il est mauvais. Il est mauvais parce que c'est un séjour d'ignorance. On ne se libère pas de ce monde mauvais par un "comportement" quel qu'il soit. On s'en libère en faisant **cesser l'ignorance** qui est la cause du mal. Ce qu'il faut, c'est compenser l'ignorance originelle par la **connaissance**. Et comment obtient-on la connaissance ? Par l'intuition mystique, c'est-à-dire par le contact direct de l'âme avec le monde transcendant. Telle est, avec des variantes, la position de tous les gnostiques et telle est aussi la base de la mystique martiniste.

Les positions relatives de l'homme, de l'âme et de la divinité ainsi définies par tout ce que nous venons de dire, elles vont entraîner chez les gnostiques une attitude contemplative particulière. L'âme du gnostique est censée divine dans sa nature et elle cherche à réintégrer l'état "surcéleste" dont elle jouissait avant sa descente sur la terre. Étant donné cet objectif, la contemplation martiniste peut être considérée comme appartenant aux "**mystiques de l'essence**", puisqu'elle dirige l'âme humaine vers le recouvrement de sa prétendue essence originelle.

Dans la doctrine de l'Eglise, il n'en est pas du tout ainsi. L'âme humaine n'est pas émanée de Dieu, mais créée par Lui. De sa nature propre, elle n'a rien de divin puisque, précisément, Dieu l'a créée de rien. Mais si l'épreuve terrestre lui est favorable, l'âme est destinée à participer à la vie divine. Il s'agit d'une participation sans perte d'identité. Même au sommet de la béatitude, l'âme ne se confond jamais avec la substance spirituelle de Dieu. Il pourra y avoir infusion de Dieu en elle ; il n'y aura jamais confusion avec Dieu.

Le Traité de la Réintégration consacre de longs passages aux méthodes contemplatives par lesquelles l'âme de l'élu-coen peut recouvrer la place archétypale qu'elle occupait dans l'essence divine avant qu’elle ne s'en détache par émanation. Il parle de "la Chose" qu'il faut évoquer et invoquer avec persévérance, "la Chose" qui finit par "passer" au-dessus de l'assistance en provoquant, dans l'esprit des candidats à la **réconciliation**, des images, des couleurs, des sons et toutes sortes de phénomènes psychologiques.

Le catholique qui prend connaissance de ces rites martinistes d'incantation est en droit de se demander quels étaient donc les esprits qui

pouvaient bien répondre ainsi, dans les ateliers des Elus-Coens, à ces évocations. Ce n'étaient certainement pas des anges du ciel.

La synthèse gnostique contenue dans le *Traité de la Réintégration* est extrêmement **complète**. Martinez-Pasqualis en a puisé les éléments aussi bien dans le pythagorisme que dans les doctrines de Zoroastre, dans la cabale que chez les rosicruciens du XVII[è] siècle. Elle est le fruit d'une très vaste culture. Son **influence** a été **profonde**. Il y aurait beaucoup à y glaner, mais nous ne pouvons pas nous attarder sur cet ouvrage malgré son importance. Nous avons choisi de n'en retenir que les passages relatifs à la mystique car elle est au cœur de toute la gnose, de la moderne comme de l'ancienne.

Ramification du vieux *mycellium* gnostique, le bourgeon martiniste n'est pas le seul qui soit éclos dans les serres fertiles des loges du XVIII[è] siècle. Il y en eut bien d'autres. Mais, obligés de nous réduire à des épisodes marquants, nous l'avons choisi, peut-être un peu arbitrairement, comme l'un des plus typiques. Ce qui est certain, c'est que *Le Traité de la Réintégration* a exercé, pendant plus d'un siècle, une **influence considérable**.

CHAPITRE III. LA MÉTAPHYSIQUE DU SPHINX

L'APPRENTISSAGE MAÇONNIQUE DE GUENON

Brûlant donc les étapes, transportons-nous à la veille de la Grande Guerre de 1914-1918. Il y avait alors à Paris, beaucoup de **mages**, mais le plus majestueux de ces mages, le plus pontifical, était **Papus**, avec sa barbe noire et ses yeux noirs sans fond. Il avait fondé, en 1888, au 13, rue Séguier, une institution à laquelle il avait donné le nom d'**École Hermétique.**

C'est à l'Ecole Hermétique que René Guénon, jeune professeur de philosophie et de mathématiques, vint un jour se faire inscrire comme auditeur. Rapidement, il y obtient une chaire. Parmi les autres professeurs, il prend contact avec les derniers représentants d'un "Ordre martiniste" qui gravitait autour de Papus. René Guénon y entra aussi et il y reçut le grade de "supérieur inconnu".

Très intelligent, très studieux et très actif, il participa, en 1908, à l'organisation du congrès spiritualiste et maçonnique qui se tint à Paris sous les auspices de la revue "***Le Voile d'Isis***", à laquelle il collaborait déjà. Cette revue devait, en 1933, changer de nom pour devenir "***Les Études Traditionnelles***". Elle est restée, jusqu'à nos jours, l'un des principaux organes d'expression des doctrines guénoniennes.

Tout porte à penser que René Guénon a cherché délibérément à faire le tour complet des congrégations initiatiques en activité à cette époque. Il se plaisait, c'est certain, parmi les intellectuels de toutes ces écoles. C'est

ainsi qu'il entra dans une loge de "Rite primitif Swendenborgien" dans laquelle il ne tarda pas à recevoir le cordon de soie noire des **chevaliers Kadosch** (*kadosch* signifie saint). Simultanément, il se fait recevoir aussi dans une loge parisienne appartenant à une obédience espagnole, la loge "Humanidad". A la suite d'un remaniement, cette simple loge devint la "Loge-Mère de Rite de Meniphis-Misraïrn". C'est là que R. Guénon fut lui-même promu au trentième degré maçonnique.

Non content de cette double appartenance à la maçonnerie, et pour enrichir encore une expérience qu'il veut la plus vaste possible, il obtient son adhésion à une troisième loge, la loge "**Thébah**" qui dépendait de la Grande Loge de France. Il y donna une conférence remarquée sur le sujet de l'enseignement initiatique qui fut publiée dans la revue "***Le Symbolisme***".

A la même époque et toujours en quête de nouvelles expériences, R. Guénon entra encore dans "**l'Eglise Gnostique**" sous le nom de **Palingenius** (ce qui veut dire "né de nouveau" c'est-à-dire René). Il y devint "**évêque gnostique**" et fonda même une revue "***La Gnose***" où il écrivit d'importants articles dont certains par la suite furent remaniés pour devenir des livres. René Guénon signait en général ses articles de son nom. Mais il lui arrivait, occasionnellement, d'utiliser des pseudonymes. Il signait quelquefois "**le Sphinx**", nom qui s'accorde très bien avec le clair-obscur énigmatique de ses développements métaphysiques. C'est pourquoi nous avons intitulé ce chapitre : la métaphysique du Sphinx.

L'EXTENSION VERS LES RELIGIONS ORIENTALES

Bref, la barque de R. Guénon vogue déjà en pleine mer gnostique. Il ne va pas tarder à s'apercevoir que cette mer, du côté de l'Orient, est largement ouverte sur l'Océan Indien. De même que les Arabes avaient amalgamé l'alchimie à la gnose primitive quand ils la propagèrent de nouveau en Occident, de même que Martinez-Pasqualis y avait incorporé la cabale médiévale, de même R. Guénon va faire entrer les **doctrines orientales** dans la gnose encore élargie à laquelle il travaille. Ce phénomène d'extensibilité de la gnose mérite à notre avis d'être remarqué. Le chrétien connaît l'application de ce phénomène, car l'Eglise en a déjà fait !'expérience au moment des grandes persécutions. Il réside en ceci que toutes les traditions non chrétiennes sont **miscibles** entre elles. **La seule religion qui ne soit pas miscible avec les autres, c'est le Christianisme, parce qu'il provient d'une tout autre origine. Lui-même repousse les autres religions et il est rejeté par elles.**

Attiré donc par l'Orient, R. Guénon commence par se renseigner avec une remarquable application, auprès des **orientalistes** français les plus compétents à cette époque. Il s'adresse à Léon Champrenaud et à Albert de Pouvourville.

Léon **Champrenaud** appartenait à l'Ordre Martiniste (plus ou moins authentiquement reconstitué) qui siégeait à l'Ecole Hermétique. Il écrivait dans des publications occultistes et symboliques et il était rédacteur en chef de la revue "***L'initiateur***". Il devait plus tard, comme Guénon, embrasser la **religion islamique**. Il commença par introduire Guénon dans les milieux orientalistes de Paris.

Albert de **Pouvourville** n'est autre que le fameux **Matgioï**, l'auteur de deux livres qui firent sur Guénon la plus durable impression "*La Voie rationnelle*" et surtout "*La Voie métaphysique*". Une partie de la terminologie guénonienne vient de ces deux livres. Margioï avait aussi écrit un autre ouvrage en collaboration avec des confrères : "*Les enseignements secrets de la Gnose*". Il était surtout versé dans le **Taoïsme** et les **sociétés secrètes chinoises**.

Ces deux orientalistes français apprirent beaucoup à R. Guénon, mais leur enseignement ne parvint pas à satisfaire sa curiosité. Il finit, on ne sait trop comment, par lier connaissance à Paris, avec des Orientaux que ses biographes s'accordent à proclamer "authentiques". Qui étaient donc ces personnages ? Voici la réponse de Paul **Chacornac** *dans "La Vie simple de R. Guénon*" (1958) : «Guénon a donc eu un maître ou des maîtres hindous. Il nous a été impossible d'avoir la moindre précision sur l'identité de ce ou de ces personnages, et tout ce que l'on peut en dire avec certitude, c'est qu'il s'agissait en tout cas d'un ou de représentants de **l'école Vedanta** "adwaïta" (adwïta signifie non dualiste), ce qui n'exclut pas qu'il y en eut d'autres».

Ce qui est certain, c'est que R. Guénon adopta tout de suite et définitivement la **philosophie adwaïta**, c'est-à-dire le "**non-dualisme**". Cette philosophie se dénomme ainsi parce qu'elle n'est pas moniste. Elle n'est ni matérialiste, ni idéaliste. Pour elle, la réalité suprême transcende à la fois la matière et l'esprit et elle réunit toutes les oppositions. C'est cette métaphysique non-dualiste que R. Guénon exposera désormais dans tous ses livres : "*Introduction à l'Étude des Doctrines Hindoues*", "*L'Homme et son devenir selon le Vedanta*", "*La Métaphysique orientale*"...

Mais Guénon n'en reste pas là. Simultanément, il prend contact avec **l'Islam** par l'intermédiaire d'un peintre suédois nommé **Aguéli**. Il se convertit à la religion musulmane en 1912, tout en laissant ignorer à son entourage son appartenance à une nouvelle confession. Il ne pratiqua ouvertement l'Islam qu'après son installation en Égypte en 1930.

Va-t-il pour autant ralentir ses relations avec les milieux catholiques ? Pas du tout. Ici, nous sommes obligés de renvoyer aux livres très documentés de **Marie-France James** "*Christianisme et Ésotérisme*" (Nouvelles Éditions Latines). Ils décrivent la collaboration de R. Guénon à diverses publications catholiques, comme par exemple la revue "***Regnabit***". Ils prouvent qu'il s'introduisait dans les milieux de la dévotion au Sacré-Cœur où il pensait implanter peu à peu son hindouisme. Cette pénétration fut heureusement éventée par les néo-thomistes qui évoluaient autour de Jacques Maritain. Et finalement, R. Guénon comprit que les milieux traditionnels n'étaient pas encore mûrs pour une acceptation de l'ésotérisme oriental. Remettant la manœuvre à plus tard, il se retira en Égypte en 1930, y pratiquant l'Islam auquel il s'était secrètement converti dès 1912.

Tel est le personnage, pétri de franc-maçonnerie, d'hindouisme et d'islamisme que l'on voudrait maintenant nous faire accepter comme le doctrinaire qui a le mieux compris le tréfonds de la religion chrétienne. Il faudrait être le dernier des **naïfs** pour souscrire à la gnose guénonienne. Voici, en effet, quelles en sont ses grandes lignes.

LE PRINCIPE SUPRÊME

La théologie de R. Guénon est dominée par un "**principe suprême**" appelé **Brahma**. C'est un principe abstrait qu'il définit comme étant la possibilité universelle. Ce principe appartient à l'essence et non pas à l'existence. Il n'a rien de personnel. C'est une **entité de raisonnement**.

Au-dessous de cet Hypertheos ou suprême Brahma, on place un second principe, moins général et déjà plus proche de l'existence réelle. Il porte le nom de Ishwara. Il se définit comme la **virtualité particulière** du monde présent.

Au-dessous d'Ishawara, se place une sorte de **trinité**, nommée Trimurti et qui réunit trois divinités : Brahmâ, Vishnou et Shiva. Ce second Brahmâ est le reflet divin et existentiel du suprême Brahmâ et il représente, dans la Trimurti le facteur de production. Vishnou est le facteur de conservation et Shiva est le facteur d'évolution. Telle est du moins la description de R.

Guénon. Mais nous ne garantissons pas que telle soit véritablement la pensée antique de l'Inde.

Puis vient l'univers concret. Il n'est pas appelé "la création", mais la **Manifestation**. Il réalise, dans l'existence différenciée, la "virtualité particulière" contenue abstraitement dans Ishawara. La Manifestation n'est pas produite "ex nihilo". Elle résulte d'un processus de type **émanatiste**. On comprend que Guénon ait voulu éviter le mot de création et qu'il lui ait préféré celui de Manifestation, qui se distingue nettement de la terminologie chrétienne.

Il résulte de cet émanatisrne, plus tacite d'ailleurs que clairement exprimé, que l'âme humaine ne diffère de la divinité que par le degré mais non point par la nature. Ce point de doctrine va entraîner des conséquences dans la conduite de la contemplation. Il va nous ramener au type de contemplation déjà décrit dans *Le Traité de la Réintégration* de Martinez-Pasqualis.

Quel va être en effet, l'objectif de l'adepte qui médite intensément ? Il va évidemment diriger son âme vers le Principe Suprême, d'où elle émane en dernier ressort. Il va essayer de lui faire "**réintégrer**", la virtualité essentielle qui contient son archétype et dont elle est la manifestation existentielle.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

On comprend très bien que, pour atteindre cet objectif, une certaine **méthode** de contemplation soit particulièrement adaptée. Il ne s'agit plus, en effet, de dilater son âme pour y recevoir "l'hôte divin" qui doit venir l'occuper, comme c'est le cas dans la mystique pratiquée dans la Religion du vrai Dieu. Il s'agit ici, pour l'àme, par un mécanisme mental approprié, de faire retour à son principe : le ressort psychologique qui va entrer en jeu ne sera plus l'amour de Dieu mais une tendance naturelle à l'**auto-épanouissement**.

Quel nom R. Guénon donne-t-il à l'opération intellectuelle qui doit aboutir à cette "identification" de l'âme avec son archétype. Il l'appelle "**la voie métaphysique**". Cette voie, c'est-à-dire cette méthode de méditation, est pratiquée, dit-il, dans les religions orientales.

Pour bien comprendre ce terme de "voie métaphysique", il faut savoir que R. Guénon, pendant la période où il élaborait sa doctrine, hésita

longtemps avant de lui donner un nom. Il aurait voulu l'appeler la "théosophie", mot dont l'étymologie correspondait très bien à ce qu'il lui demandait de désigner : la divine sagesse. Malheureusement, ce terme était, à cette époque, monopolisé par les adeptes de Mme Blavatzki et de Annie Besant avec lesquels R. Guénon était en très mauvais termes pour des raisons complexes qu'il serait trop long d'examiner maintenant. Il ne pouvait donc pas donner le nom de théosophie à son système. Il fallait qu'il trouve une autre dénomination.

Il se décida pour "métaphysique" ce qui n'était pas mauvais non plus étant donné que son Principe suprême n'est pas une personne vivante mais une entité globale, l'Unité par excellence, la Virtualité universelle. Donc le terme de métaphysique, pour désigner une telle doctrine. correspondait assez bien à son objet. Par la suite, se voulant chef d'école, il resta fidèle à ce terme mûrement choisi.

Et tout naturellement, il va donner le nom de "voie métaphysique" à l'effort de méditation et d'abstraction qui conduit l'âme à **s'identifier** avec le Principe suprême, objet de la science métaphysique ainsi définie. Quelles vont être les caractéristiques de cette voie et en quoi va-t-elle se distinguer de la mystique chrétienne ?

PAS DE MYSTIQUE DÉVOTIONNELLE

R. Guénon précise inlassablement dans tous ses livres que la voie métaphysique est "**purement intellectuelle**". Il entend par là qu'elle n'est surtout pas dévotionnelle et sentimentale. Ce n'est pas une attitude religieuse, c'est une attitude philosophique. En effet, dans son système (dont il déclare qu'il est celui de l'Inde immémoriale, ce que nous nous gardons bien de confirmer), il ne s'agit pas de dilater son âme, par un sentiment d'amour, pour y recevoir l'hôte divin ; il s'agit seulement d'un effort spéculatif consistant à **s'identifier** soi-même avec son propre principe. C'est donc bien une démarche d'intellectuel, et non pas de dévot.

Il consacrera donc de nombreux chapitres à expliquer la position relative de la "voie métaphysique" qui est la sienne et de la simple mystique religieuse. Voici la substance de son raisonnement.

La voie métaphysique, propre aux disciplines ésotériques, est autant au-dessus de la "mystique religieuse" que le Principe suprême est au-dessus du Dieu personnel. La "voie mystique" est pratiquée dans les religions populaires, dévotionnelles et exotériques, en particulier dans le

catholicisme. Mais elle n'a pour objectif que le Dieu personnel et créateur, lequel n'est qu'une "détermination particulière" du Principe suprême.

Pour bien comprendre les développements de R. Guénon, il faut avoir saisi cette relation de **subordination** entre les deux voies contemplatives. La voie mystique n'est, selon lui, qu'une exaltation sentimentale tout à fait subjective, tandis que la voie métaphysique conduit à un point d'observation qui domine à la fois la création et le créateur.

Le chrétien qui examine une pareille doctrine ne peut que la rejeter. Et cela pour deux raisons.

D'abord il est faux que le Principe suprême domine le Dieu créateur et personnel. Le Dieu qui s'est révélé est à la fois existant et infini. Il n'est subordonné à aucun principe extérieur à Lui, puisque c'est Lui qui pose les principes. Il n'y a pas de principes, aussi abstraits soient-ils, qui soient au-dessus de Dieu. Il n'est l'esclave d'aucune logique puisque c'est Lui qui l'élabore et qui la donne ensuite pour règle à nos esprits humains. Par conséquent, du fait de l'objet auquel elle conduit, c'est au contraire la voie mystique qui est supérieure et qui est en même temps la voie la plus réaliste puisqu'elle conduit au vrai Dieu.

Alors que "la voie métaphysique" est une voie illusoire puisqu'elle conduit, dans le meilleur cas, à une abstraction. Nous disons dans le meilleur cas, parce que de fait le souffle glacial de Lucifer se mêle le plus souvent à toutes ces spéculations, si intenses et si extatiques qu'elles soient.

Une deuxième raison justifie la méfiance des chrétiens. La "voie métaphysique" de R. Guénon est loin d'être aussi "purement intellectuelle" qu'il veut bien le dire. Il explique lui-même longuement qu'elle est basée sur les principes du **yoga**. Or le yoga consiste dans l'ascension de la "**Kundalini**". Définie en termes simples et en évitant les mots hindous, la Kundalini est un nœud de **sensibilité psychique** qui réside normalement dans la région lombaire et que le yoga a pour effet de faire remonter, par étapes successives le long de la colonne vertébrale, jusque dans la région cervicale.

R. Guénon admet que l'entraînement opéré par le yoga est une excellente préparation à "la voie métaphysique", laquelle par conséquent est loin d'être aussi "purement intellectuelle" qu'il le prétend.

Il ne faut donc pas se laisser impressionner par les raisonnements du "Sphinx". Sa terminologie prête à confusion. Il faut se souvenir que sa "métaphysique" et la "voie" par laquelle on la complète ne sont pas une philosophie. Elles constituent une **mystique**, mais une mystique qui ne conduit pas au vrai Dieu. Elle conduit au **nirvana**, et elle représente en réalité l'une des formes les plus caractéristiques de ce que les maîtres chrétiens de la vie spirituelle nomment la "**fausse mystique**".

SE SUPERPOSER SANS S'OPPOSER

R. Guénon a beaucoup contribué à répandre la double notion d'ésotérisme et d'exotérisme qu'il n'a certes pas inventée, mais qui s'est, grâce à son impulsion, incorporée à la gnose moderne d'une manière indélébile. Dans la terminologie qu'il a fini par imposer, l'exotérisme désigne l'ensemble des formulations officielles et populaires, dans une religion donnée. L'exotérisme c'est la partie extérieure et visible de la religion. C'est l'expression dévotionneuse et sentimentale de la religion pour le grand public.

Quant à l'ésotérisme, il est la version à la fois suréminente et sous-jacente de la religion officielle. **Suréminente** parce qu’elle prétend la saisir dans son essence la plus élevée, au lieu de s'en tenir à la superficie et aux apparences. Mais en même temps, version **sous-jacente** parce qu'elle reste cachée aux fidèles du rang qui ne la comprendraient pas ; on peut la révéler seulement aux personnes possédant les "qualifications" nécessaires. L'Islam possède son ésotérisme, le judaïsme possède le sien ; quant au christianisme, il en a un lui aussi, mais il n'y prête aucune attention ; à force de le négliger, il en est arrivé à l'ignorer.

Or, il se trouve, toujours d'après Guénon, que les ésotérismes de toutes les religions coïncident de sorte que l'on peut parler d'un ésotérisme universel. Nous espérons alors que l'on va nous indiquer, au moins dans ses grandes lignes, le contenu notionnel de cette religion essentielle. Malheureusement, nous apprenons que l'ésotérisme se confond avec la "connaissance ". Nous sommes là au cœur du problème puisque la "connaissance", c'est proprement la gnose, c'est-à-dire le contact expérimental, personnel et intuitif de l'âme avec "la déité" pour employer le mot à la mode.

Désirez-vous obtenir ce contact intuitif et donc acquérir la connaissance ? Cela n'est possible, vous dira-t-on, que moyennant les méthodes contemplatives en usage dans les congrégations initiatiques.

En résumé, pour connaître l'ésotérisme commun à toutes les religions, il faut recevoir **l'initiation**. C'est alors seulement que, grâce à la double source de l'enseignement initiatique et de la contemplation personnelle, vous obtiendrez la connaissance ésotérique et vous comprendrez l'essence profonde de toutes les religions. Et ainsi, vous pourrez vous superposer discrètement à l'Eglise exotérique dont vous faites nominalement partie.

Telle est, très précisément, la consigne que R. Guénon donnait à ses disciples catholiques. Ne quittez pas le catholicisme. Pratiquez-le au contraire "avec sincérité" et, par la connaissance de l'ésotérisme, vous pourrez vous superposer à l'Eglise sans vous y opposer. Nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que telles sont aussi les consignes de la franc-maçonnerie : "se superposer sans s'opposer".

LA TRADITION UNIVERSELLE

D'après R. Guénon et ses disciples, les doctrines orientales ne seraient pas autre chose que l'antique tradition primordiale, également appelée "**tradition universelle**". C'est en Orient, nous disent-ils, quelle a été conservée avec le maximum de pureté. Ils ajoutent que la tradition chrétienne, non seulement est d'élaboration beaucoup plus récente, mais encore quelle constitue un rameau dévié. Cette **déviation**, ou plutôt cette série de déviation, prétendent-ils, éloigne l'Eglise Catholique de la tradition primordiale et universelle.

Un catholique trahirait véritablement sa religion s'il adhérait à une pareille doctrine. L'Eglise, en effet, a toujours enseigné que la tradition primordiale, ou adamique, est incluse dans la Tradition apostolique dont elle est gardienne. La tradition primordiale constitue donc partie essentielle de la Tradition apostolique. Nous avons déjà examiné cela dans de précédents articles, mais il n'est pas mauvais de le répéter, parce que c'est très important.

Le texte du **Canon de la Messe** contient même une prière particulièrement probante sous ce rapport. C'est la prière "*Supra quæ propitio*" que le célébrant récite immédiatement après le "*Unde et memores*". Le "*Supra quæ propitio*" désigne solennellement "les présents du juste Abel" comme le prototype du sacrifice qui vient d'être offert sur l'autel. Il n'est pas possible d'être plus clair et plus formel. Il n'est pas possible de remonter plus loin. L'Eglise n'est absolument pas un "rameau dévié" de la Révélation et de la tradition primordiales. C'est elle au

contraire qui en est la détentrice la plus authentique et la plus autorisée. Et elle en a parfaitement conscience.

Quelle est donc alors la véritable place des traditions orientales ? Ce sont elles qui se sont détournées. Quelle est, en effet leur origine ? Elles proviennent de **Babel**. Elles sont la continuation d'une religion dont Dieu n'a pas voulu. Il n'en a pas voulu quand Il a dispersé les nations pour entraver l'édification de la Tour qui l'eut définitivement consacrée. Et il n'en a pas voulu quand Il a suscité **Abraham** précisément pour transmettre les antiques traditions messianiques oubliées par les nations. Par conséquent, le fameux théorème de "la tradition universelle" et celui de "l'unité transcendante des religions" qui en est le corollaire, sont **faux** tous les deux. Il n'existe pas de tradition universelle unique. En réalité, il y a deux traditions dont l'une est fidèle et dont l'autre est détournée. La tradition fidèle c'est celle de l'Eglise qui offre encore le sacrifice dont celui d'Abel était la figure. Et la tradition détournée, c'est la tradition orientale, c'est la gnose d'avant et d'après Jésus-Christ.

LE BONIMENT DE COMPATIBILITÉ

C'est une très ancienne **prétention** de la gnose que celle de sa **compatibilité** avec le Christianisme. Emule de Basilide et de Valentin, René Guénon revendique la même compatibilité pour la gnose enrichie d'Hindouisme et d'islam qui nous inonde aujourd'hui et à l'élaboration de laquelle il a puissamment contribué. Il déclare possible, et même souhaitable, qu'un chrétien qui pratique sa religion â titre exotérique, adhère en même temps à la gnose à titre ésotérique.

A y regarder d'un peu près, il ne s'agit pas d'une symbiose, mais d'une **subordination** de la Religion à la gnose et même d'une **supplantation** de la Religion par la gnose. Que se passe-t-il en effet dans l'esprit de ceux qui sont capables de cette **duplicité** ? Leur religion devient pour eux un cas particulier de la gnose. La théologie chrétienne devient un cas particulier de la théosophie universelle. La mystique chrétienne devient un cas particulier de la mystique universelle (ou *voie métaphysique* dans la terminologie proprement guénonienne). La tradition apostolique devient un cas particulier de la tradition universelle. Telle est la situation que le guénonisme prétend assigner à l'Eglise. Mais telle n'est pas la position que N-S J-C lui a donnée. En réalité, il n'y a aucune compatibilité, aucune symbiose possible entre la gnose et la Religion de Jésus-Christ.

La gnose de Guénon véhicule encore bien d'autres notions. Il faudrait citer surtout celle du "**monde intermédiaire**" qui entraîne tant et de si graves conséquences en matière de démonologie. Mais nous devons arrêter là notre énumération et notre étude pour conclure rapidement.

R. Guénon, écrivain tout ensemble charmeur et arrogant, a su donner à sa gnose hindouiste et islamique une extraordinaire force d'expansion. Ses **disciples**, proches ou lointains, sont **innombrables**. Aucun d'eux ne suit le maître d'une manière inconditionnelle, car tous lui font quelques reproches. Mais tous le donnent d'un commun accord comme **chef d'École**. Il a déjà ses biographes et ses commentateurs. Il a créé l'une des familles les plus actives de la gnose moderne.

Il s'est formé un véritable réseau guénonien qui possède ses publications, ses livres, sa stratégie, ses assises, comme par exemple le "Colloque de Cérisy-la-Salle de juillet 1973" qui a réuni une trentaine d'écrivains de valeur. Ce réseau, à la constitution duquel Guénon a travaillé toute sa vie, même quand il résidait au Caire, est aujourd'hui parfaitement **opérationnel**.

CHAPITRE IV. LES GURUS DE LABORATOIRES

LA GNOSE DE PRINCETON

Raymond Ruyer, professeur à l'Université de Nancy, signala en 1974 l'existence d'un groupement gnostique américain qu'il estimait **très influent**. Il déclarait partager les idées de ce groupe et même les faire entièrement siennes. Ces idées, il les expose dans deux livres qui ont fait date, publiés tous les deux aux Éditions Fayard "*La Gnose de Pinceton*" (1974) et "*Les cent prochains siècles*" (1977) avec comme sous-titre : "Le destin historique de l'homme selon la nouvelle gnose américaine".

Il présente cette doctrine, explicitement et avec insistance, comme étant une gnose et donc comme apparentée à la gnose dite historique, c'est-à-dire celle des IIè et IIIè siècles de notre ère dont elle s'écarte seulement sur certains points qui ne sont pas essentiels.

Cette gnose modernisée consiste surtout, sous la plume de Raymond Ruyer, en une **futurologie** à large amplitude qui s'étend sur une durée de cent siècles, c'est-à-dire sur dix millénaires. Et c'est une futurologie uniquement **scientifique** puisqu'elle ne fait appel à aucune donnée prophétique provenant de l'Ecriture ou de la Tradition. D'ailleurs, la place de la religion chrétienne dans ce système est quasiment nulle. Elle est

considérée comme **dépassée** et comme ayant fait son temps. Et c'est précisément pour la **remplacer**, puisqu'elle est moribonde et même **morte**, qu'il faut une gnose scientifique. On reconnaît là les dispositions d'esprit d'Auguste Comte dans sa religion positiviste.

> «Ce système chrétien, abandonné en fait par le clergé, écrit R. Ruyer, ne ressuscitera pas tel quel. Mais il faudra nécessairement quelque chose d'analogue qui unifie, comme le système chrétien, le souci de l'immortalité personnelle, familiale, et le souci de la longue durée du peuple». ("*Les cent prochains siècles*", p. 292).

LE POLYTHÉISME MODERNE

Le Professeur **Ruyer** précise qu'il s'agit bien d'une gnose et non pas d'une simple futurologie. Et en effet, nous y retrouvons des traits de parenté avec la gnose historique. Il existe d'abord, dans le système de Princeton, un "*Principe Suprême*" tout à fait semblable au "Principe Universel" de Simon le Magicien, et à celui de R. Guénon. C'est la **conscience cosmique** à laquelle R. Ruyer donne différents noms, très éclairants sur la conception qu'il s'en fait : "la grande conscience", "le génie mystérieux de la vie", "la loi surhumaine", "la norme invisible", "la norme toute-puissante", "la conscience totale de l'espace-temps".

La grande conscience de Princeton possède-t-elle tous les attributs du Principe Suprême de l'hindouisme ? Peut-être pas. Mais elle fait tout de même office de **divinité** puisqu'elle est l'objet de **contemplation** de la part de certains méditatifs plus ou moins spécialisés.

La production de "**consciences collectives**" est donnée comme un phénomène absolument général. Il se produit dans tous les agrégats et dans toutes les masses faites d'unités assemblées, que ces unités élémentaires soient matérielles ou spirituelles. Inobservables sur les agrégats de faible importance, les consciences collectives prennent une valeur énorme quand il s'agit de peuples entiers ou de constellations sidérales. Il y aurait ainsi, dans l'univers, non seulement une grande conscience totale, mais des consciences collectives subdivisionnaires, sortes de pulsions grégaires partielles **s'imposant** aux individus. Elles joueraient le rôle de divinités subalternes. Invinciblement, nous pensons non seulement aux dieux du polythéisme antique, mais encore aux Eons et aux Archontes des théogonies gnostiques et platoniciennes. On comprend que R. Ruyer ait donné au système de Princeton le nom de gnose, nonobstant son allure "scientifique" ultra-moderne.

ENCORE LES GRANDS INITIES

Ce système est également gnostique par le **syncrétisme** qui en forme la charpente. Il présente toutes les religions comme équivalentes et miscibles. On n'est donc pas étonné d'y voir réapparaître la théorie des **Grands Initiés** rendue célèbre de nos jours par **Édouard Schuré**, mais qui est beaucoup plus ancienne que lui.

On la trouve en effet formulée, dès le III[è] siècle de notre ère, par Manès, cousin germain des gnostiques, dans les premiers paragraphes de son *Shapourakan*: «La sagesse et les œuvres ont toujours été révélées au monde par les envoyés de Dieu. Ainsi, à une certaine époque, elles furent apportées à l'Inde par l'envoyé appelé Bouddha, à une autre, par Zoroastre à la Perse, à une autre encore par Jésus à l'Occident. Enfin, cette révélation présente est descendue, cette prophétie s'est manifestée dans cet âge suprême pour moi, Mani, le messager du dieu de vérité dans le pays de Babylone». (Manès, III[è] siècle de notre ère).

Dans "*Les cent prochains siècles*", R. Ruyer montre à son tour son penchant pour cette doctrine :

> « ...les fondateurs religieux ne baptisent pas simplement un siècle, ils ouvrent une **nouvelle ère**, comme Moïse, Bouddha, Jésus-Christ, Mahomet. Aussi, on voit en eux des dieux, des envoyés de dieu et au moins de "grands initiés" aux secrets des dieux, et non pas de simples mortels ou de simples surhommes». (page 110)

LES PARTICIPANTS PROPHÈTES

Un autre trait de parenté de la gnose de Princeton avec la gnose antique, c'est le mode d'acquisition de la connaissance religieuse par la voie de la **mystique**. Reconnaissant le poids psychologique de la "grande conscience", constatant l'attraction, comme magique, exercée par elle sur tout esprit, les sages de la société future vont se mettre à son écoute pour transmettre aux hommes les grandes **pulsions** qu'elles engendre.

Parmi les gnostiques de Princeton, certains, par leur aptitude à la contemplation, se feront les médiateurs de la "norme invisible" :

> «On peut prévoir, écrit R. Ruyer, de nouvelles religions» gnostiques-scientifiques «dont les clergés ne seront pas constitués par des savants comme tels, mais par tous les participants aux grands êtres du cosmos». (page 289)

Ces participants seront des mystiques qui transmettront à l'humanité les **inspirations** puisées dans la contemplation des grands êtres. Et si nous nous demandons quelle forme prendra ce néo-mysticisme scientifique, R. Ruyer nous répondra :

«Cette participation pourra prendre toutes les formes, depuis la communication éventuelle par radio avec d'autres humanités ou espèces intelligentes, jusqu'à la participation psychique par conscience transcendante, par transe ou autres procédés psychiques ou organiques avec la conscience de l'espèce ou avec la conscience totale de l'espace-temps». (page 289)

R. Ruyer précise même les **pouvoirs** que l'on pourra accorder à ces nouveaux voyants gnostiques, ces hommes à la fois savants et mystiques. Il les appelle les "participants-prophètes" et voici ce qu'il en dit :

«Les participants-prophètes seront en mesure, ou se croiront en mesure, de donner à l'humanité et aux pouvoirs temporels, dont la docilité sera intermittente, des **missions** et des **directions**. Leurs disciples, constitués en un clergé plus institutionnel, commenteront et expliqueront aux fidèles les instructions surhumaines et les communications sacrées». (page 289)

Ainsi, la future religion gnostique sera alimentée par la mystique. Bien plus, les âmes des **défunts** participeront à cette alimentation permanente :

«Le système nouveau pourra être une croyance en la **réincarnation**, une croyance en la transformation de l'âme des défunts en **esprits protecteurs**, capables de communiquer personnellement avec les vivants, tout en participant aux communications sacrées avec les grands êtres surhumains» (*Les cent prochains siècles*).

On voit que le **spiritisme d'Alan Kardeck** fait partie, lui aussi, de l'amalgame.

LA GNOSE ANNEXE LA SCIENCE

On pressent déjà, chez R. Ruyer, une **métamorphose** qui doit arriver à son plein épanouissement avec **R. Abellio** : à savoir la spiritualisation gnostique de la science quantitative. Dès lors qu’elle appréhende l’esprit cosmique, la science atteint la divinité et devient religion :

«La foi possible pour l'avenir est plutôt la foi en une science au-delà de la science positive, en une science retrouvant les grands êtres vivants par eux-mêmes dans une nature animée, mystérieuse, magique et participable, nature ou plutôt cosmos vivant, où l'homme, comme individu et comme espèce, joue un rôle obscur, mais qu'il peut

pressentir et apprendre à connaître de mieux en mieux, en communiquant avec les grands êtres du cosmos». (*Les Cent Prochains Siècles,* page 288).

On ne retrouve pas explicitement dans les écrits de R. Ruyer l'émanatisme qui forme le fondement de la théologie gnostique. Chez lui, au contraire, les "grands êtres" semblent non pas producteurs de l'univers, mais plutôt produits par l'univers dont ils personnifient l'automatisme puisqu'on les appelle les "normes invisibles". Mais comment comprendre que l'univers ait produit lui-même ses propres législateurs ? Tout cela est d'une théologie bien sommaire.

Quant à **l'eschatologie**, c'est-à-dire à la science des "fins dernières", elle n'est pas clairement définie comme **cyclique**, comme l'est en général l'eschatologie gnostique. La gnose de Princeton est une futurologie indéfiniment prolongée, dans un temps sans limite, où l'on distingue seulement une vague alternance de civilisations et de barbaries. Il n'y a évidemment, dans toute cette construction, ni jugement dernier, ni enfer, ni royaume éternel.

Le professeur Ruyer n'abuse pas ses lecteurs quand il donne le nom de gnose au système qu'il expose. On y retrouve en effet, dans un syncrétisme très large, le principe suprême : les éons, les archontes, et sur la terre, les "participants" contemplatifs voués à l'écoute des grands êtres et auxquels le chrétien peut donner d'avance et sans risque de se tromper, les noms de **faux mystiques** et de **faux prophètes**.

CHAPITRE V. ABEL ET BELIAL

LA GNOSE DE RAYMOND ABELLIO

Dans l'impossibilité où nous sommes de décrire tout au long le cheminement de la contamination gnostique, nous avons choisi de n'en signaler que les jalons les plus caractéristiques. C'est ainsi que nous en arrivons à l'œuvre de Raymond Abellio. Il est un des écrivains contemporains qui font le mieux sentir la profondeur et l'étendue de cette **contamination**.

Nous n'examinerons pas l'ensemble de son œuvre : elle est très diversifiée, s'étendant de la philosophie au roman et elle fait déjà l'objet d'une critique le plus souvent fort élogieuse. Nous examinerons celui de ses livres qui fait de lui l'un des porte-paroles les plus autorisés de la gnose moderne : "*Approches de la nouvelle gnose*" (Gallimard, 1981).

Cet ouvrage est composé d'une façon assez singulière. L'auteur y a rassemblé une quinzaine de préfaces qu'il a écrites, à différentes époques, pour des livres variés mais qui ont tous en commun d'appartenir eux-mêmes à la gnose moderne, de telle sorte que ce recueil présente une incontestable **unité** et une précieuse valeur de **synthèse**.

On y trouve les composantes classiques de toute gnose, comme par exemple l'alchimie et la mystique philosophique, dite également "naturelle", mais aussi des apports récents, ce qui ne nous surprend pas, car, nous l'avons déjà constaté plusieurs fois, c'est le destin du grand fleuve gnostique que de recevoir, de siècle en siècle, de nouveaux affluents.

LA FOLIE DE LOUIS LAMBERT

R. Abellio ne peut manquer de rencontrer la mystique naturelle chez les nouveaux gnostiques ; elle y chemine, comme elle cheminait déjà du temps de Ménandre, de Basilide et de Valentin. Il l'examine principalement dans la préface qu'il a composée pour une réédition du "*Louis Lambert*" de **Balzac**. Ce roman est **autobiographique**, c'est l'avis unanime. Balzac nous parle de lui-même sous le nom de Louis Lambert. Le héros est présenté comme étant disciple de Swedenborg, ce qui revient à dire que Balzac l'était lui aussi. Or, Louis Lambert, dans le roman, s'adonne, sous la direction posthume, et livresque bien entendu, de son maître suédois, à des expériences non seulement méditatives mais aussi **évocatoires** et cela avec une telle ardeur qu'à la fin il sombre dans la **folie**. Tel est le thème du roman.

Le préfacier, R. Abellio, ne fait aucune difficulté à reconnaître que si le héros Louis Lambert, dans le roman, devient fou, c'est que le romancier Balzac, dans la réalité, n'a pas été loin de le devenir lui-même, qu'il a senti l'abîme se creuser sous ses pieds et qu'il a dû uniquement son salut à l'interruption de ses expériences. Ce danger est bien connu. Swedenborg lui-même ne le dissimule pas puisqu'il écrit : «Prenez garde, c'est un chemin qui conduit à l'hôpital des fous». Notons encore que l'on rencontre des avertissements analogues chez beaucoup d'auteurs ésotériques, en particulier chez René Guénon.

Bref, Louis Lambert, le héros du roman, devient fou, et Balzac révèle la **cause** de son détraquement mental ; il a médité avec trop d'intensité, explique-t-il, et il a mis trop d'insistance dans ses évocations. Mais cette explication balzacienne ne fait pas du tout l'affaire de R. Abellio parce qu’elle discrédite la mystique naturelle à laquelle il tient au premier chef c'est elle en effet qui est la source de la fameuse "connaissance" gnostique, puisque la gnose est en grande partie une science intuitive ; pas de mystique, pas de gnose.

Il va donc opposer une autre explication à celle de Balzac. Il estime, pour sa part, que Louis Lambert est devenu fou, non pas à cause d'un

trop-plein et d'une saturation, mais à cause d'un **manque** et d'une **insatisfaction**. Si son esprit a divagué, c'est qu'il a tourné à vide. Et s'il a tourné à vide, c'est qu'il n'avait cas eu le temps de se remplir et de s'alimenter; il n'avait pas encore fait l'expérience de la "connaissance" qui lui aurait apporté une nourriture, une régularité de fonctionnement et pour finir une **plénitude**.

Telle est l'explication que R. Abellio donne à la folie de Louis Lambert. montrant ainsi qu'il est profondément convaincu de l'excellence de la "mystique naturelle", puisque d'après lui, s'il peut arriver que l'on pèche par défaut, on n'a pas à craindre de pécher par excès. On ne s'y plonge jamais trop profondément.

LA CHAIR SE FERA VERBE

Bien que R. Abellio conteste les explications de Balzac quant à l'origine de la folie de Louis Lambert, il ne lui retire pas cependant sa confiance gnostique et il continue à faire de lui un véritable **voyant**. Il donne pour preuve de cette inspiration une phrase que Balzac fait dire à son héros et que nous reproduisons ici sans changement, malgré sa syntaxe un peu désordonnée : «Aussi peut-être un jour, le sens inverse de "l'*et Verbum caro factum est*" sera-t-il le résumé d'un nouvel évangile qui dira : "et la chair se fera Verbe", elle deviendra la Parole de Dieu».

Il s'agit, on le voit, d'un **renversement** complet de la formule évangélique. Balzac évoque ici un temps futur où la chair se fera Verbe, c'est-à-dire où l'homme se fera Dieu. Devant cette prophétie balzacienne, fort gnostique en effet, R. Abellio s'incline avec admiration ; et voici, dans sa substance, le commentaire qu'il lui consacre.

Certes, il n'en disconvient pas, il y a eu «une incarnation de l'esprit au service de la vie, une descente de l'esprit dans la matière». Et il fait quelques allusions, nébuleuses d'ailleurs pour rester dans le style gnostique, à la Nativité et à la Pentecôte. Puis il donne, à cette incarnation et à cette descente de l'esprit, la place qui doit leur revenir dans l'optique ésotérique: elles constituent "les petits mystères", c'est-à-dire les mystères que l'Eglise chrétienne exotérique a bien compris et dont elle se contente.

Mais au-delà de ces petits mystères, il y a les "**grands mystères**", c'est-à-dire la révélation du phénomène inverse de l'incarnation, à savoir le phénomène d'**assomption** de la matière dans l'esprit, assomption qui se traduit par la transfiguration de la chair et la spiritualisation de la

matière. Bien entendu, les chrétiens exotériques n'atteignent pas à ces hauteurs. Les "grands mystères" sont proprement gnostiques.

En résumé, les chrétiens savent que l'esprit est descendu dans la matière, ce qui n'est pas faux (petits mystères) et les gnostiques savent qu'en même temps la matière est "assomptée" dans l'esprit, ce qui est encore plus fondamental (grands mystères). Tel est l'avis d'Abellio.

Ainsi, nos deux gnostiques, Balzac et Abellio, sont d'accord pour annoncer un "nouvel évangile", celui de la chair qui devient parole de Dieu par ses propres forces. Bravo ! Rien ne pouvait être mieux choisi pour faire sursauter les vrais chrétiens. Ils ne peuvent que réagir vivement contre une pareille prétention. Il est bien évident que si on leur parle d'un "nouvel évangile" leur méfiance est aussitôt en éveil, avertis qu'ils sont par les objurgations de saint Paul :

> « ...quand bien même un ange venu du ciel, vous annoncerait un autre évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème». (Gal. I, 8)

LA SUBLIMATION UNIVERSELLE

La synthèse de R. Abellio englobe encore une autre composante indélébile de la gnose : **l'alchimie**. On se souvient qu’elle constitue l'un de ses sujets favoris. Il se plaît à la noter chez beaucoup d'auteurs modernes. Lui-même en est un adepte fervent et d'ailleurs très compétent : il sait de quoi il parle. Dans son recueil "*Approches de la nouvelle gnose*", il a reproduit la préface qu'il avait écrite pour un autre roman de Balzac : "*La Recherche de l'Absolu*". Roman alchimique s'il en fut et dont voici le thème : «Un riche flamand se prend de passion pour la chimie et l'alchimie et veut découvrir le secret de l'absolu, c'est-à-dire l'unité de la matière».

Toute l'œuvre de R. Abellio montre qu'il est très intéressé par le problème de la **constitution** de la matière et de ses virtualités de **transmutation**. Partout où il le peut, il s'applique à suggérer que s'il connaissait la texture ultime de la substance matérielle, l'homme pourrait hâter la **transfiguration** de l'univers. Malheureusement, il s'exprime à la manière habituelle des alchimistes, c'est-à-dire par une succession de symboles énigmatiques et lyriques, et comme sa langue est tort riche et fort imagée, on est entraîné par une sorte de vertige et il faut se raisonner pour ne pas se laisser convaincre. C'est ainsi qu'il **suggère** (plus qu'il ne

démontre) la naissance d'un "**autre monde**" sous l'effet de l'alchimie. Louant le "prophétisme balzacien", il le commente ainsi :

> «On pourra discuter de tel ou tel point, mais la matière romanesque est ici portée à un tel degré de pureté et d'intensité que seule compte la féerie de l'ensemble, cette vision projective, extrémiste et en quelque sorte idéale qui, dans le monde réel, fait naître un autre monde». (*Approches*..., page 107).

C'est cette "naissance d'un autre monde" qui passionne R. Abellio : l'assomption de l'univers, sa transmutation, sa métamorphose, sa transfiguration... Il est hanté par ces notions et il y revient sans cesse dans ses livres. Tel est bien aussi l'idéal des alchimistes : la sublimation de la matière, c'est-à-dire la libération de la frange spirituelle qu'à leurs yeux elle recèle secrètement.

Voulons-nous savoir quelles seront les **modalités** de la transfiguration universelle qu'entrevoit et que prépare l'alchimiste ? Le préfacier de Balzac nous apprend que, loin de requérir la puissance créatrice de Dieu, cette assomption générale sera de type **magique** : «Alors jouera la transposition, la transfiguration, c'est-à-dire un décalage, un dépaysement où les articulations et les lois ne sont plus de la réalité, mais de ce qu'il faut bien appeler la magie».

Et n'allons pas nous imaginer que l'alchimie transfigurative de R. Abellio soit un simple thème folklorique et romanesque. Il la prend au contraire très au sérieux et lui reconnaît une **efficacité** transcendante :

> «Aussi bien ne lira-t-on pas *La recherche de l'Absolu* comme un document d'époque plus ou moins descriptif, mais comme une évocation symbolique de certains sommets et de certains abîmes hors du temps» (page 107)

En rapprochant ces suggestions diverses, nous obtenons, sans grand risque d'erreur, la **synthèse** que voici : le monde serait le siège d'un processus "magique" et permanent (hors du temps) de sublimation, processus qui appartient aux *virtualités* naturelles de la matière et que les alchimistes aspirent à connaître pour y coopérer ; il s'agirait donc, en dernière analyse, d'une sorte de **glorification** par voie naturelle et automatique, d'un passage spontané du monde à cet état nouveau que l'Eglise désigne sous le nom d'état de gloire, mais d'une gloire obtenue sans qu'intervienne la toute-puissance de Dieu.

Quand il procède à ces suggestions, avec son verbe pressant et son autorité, R. Abellio se fait le porte-parole de toute une intelligentsia alchimiste qui a proliféré, depuis la guerre de 1939-1945, à une allure prodigieuse, et qui compte aujourd'hui, il faut le reconnaître, de très habiles vulgarisateurs. Mais comment un chrétien souscrirait-il à une pareille doctrine ?

La métamorphose alchimique de l'univers n'est qu'un pâle succédané de ce grandiose épisode que la Foi nous fait attendre dans le passage final à l'état de gloire : «*Et expecto résurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi*... j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir...». Mais de même que la création du monde, surgissant du néant (*ex nihilo*) a nécessité la puissance divine, de même sa glorification, c'est-à-dire son exhaussement à un nouvel état, requiert aussi la puissance divine. Le dynamisme propre de la nature est incapable de lui procurer ce nouvel état. Les alchimistes cependant prétendent l'y aider. Mais c'est une ambition tout à fait **dérisoire**. On s'étonne même qu'elle ait pu leur venir à l'esprit. Espèrent-ils ressusciter les morts et provoquer la descente de la Jérusalem céleste ? L'Ecriture Sainte est formelle et son sens n'a jamais été contesté : au moment du passage à l'état de gloire, c'est Dieu qui intervient par une manifestation solennelle de sa puissance. «*Ecce nova facio omnia*, Voici que Je fais toutes choses nouvelles». (Apoc. XXI, 5)

UN IMMENSE CERVEAU

R. Abellio met encore en évidence un autre élément constitutif de la gnose, peut-être moins habituel que les autres : **l'astrologie**. Il a inséré dans son recueil trois préfaces qu'on lui a demandé d'écrire pour trois livres traitant d'astrologie : "*Ne brûlez pas la sorcière*", d'Élisabeth Teissier, "*L'Astrologie rencontre la science*", de Jean Barets, et "*Retour au zodiaque des Étoiles*", par Jacques Dorsan.

Il estime que l'on retire de nombreux bénéfices à faire de l'astrologie une discipline gnostique à part entière. Nous n'en retiendrons que deux.

Le premier bénéfice que l'astrologie procure à la gnose c'est de lui servir de terrain d'entente avec la science quantitative. En effet, l'astrologie traite précisément de l'influence impondérable, et pourtant déterminante, des astres sur le comportement humain ; elle montre que l'homme répond à des **stimulations** qui sont à la fois observables matériellement, sans contestations possibles, et pourtant non chiffrables. L'astrologie, en conclue-t-il, est donc en partie scientifique, bien que non

quantitative dans ses effets matériels. Et en même temps, en sa qualité d'antique discipline traditionnelle et indémontrable, elle est aussi une matière gnostique et "initiatique" (page 169). L'astrologie, parce qu'elle est à la fois scientifique et gnostique, constitue **le point de rencontre** tout désigné de la science et de la gnose.

R. Abellio invite donc la science à étudier l'astrologie, à se l'incorporer et à réaliser ainsi sa propre **spiritualisation** (page 157). La science quantitative deviendra alors véritablement une discipline gnostique. D'ailleurs une évolution irréversible s'opère déjà dans ce sens :

> «Dans la mesure où ils méconnaissent la portée de cette révolution spirituelle, les détracteurs de l'astrologie ne sont que des attardés». (p. 157)

L'astrologie procure encore à la gnose un second bénéfice en apportant une confirmation au vieux **panthéisme**, qui est une de ses plus anciennes composantes. L'astrologie s'appuie en effet, selon R. Abellio, sur un postulat qui lui est cher, celui de **l'interdépendance universelle**. Pour lui, cette interdépendance est absolue ; non seulement l'univers agit sur l'homme, mais l'homme agit sur l'univers :

> «Ma moindre émotion, ma moindre pensée, s'inscrivent à jamais dans le tissu indéfini de l'interdépendance globale». (p. 157)

Seulement, l'homme n'est pas incorporé à un univers mécanique et mort : «Cet univers prodigieux des interactions et des correspondances globales», R. Abellio ne veut plus qu'on le considère comme une immense machine. Il est en réalité, estime-t-il, un immense cerveau. Et cet immense cerveau est bel et bien vivant :

> «Si les astres, comme le disait Swedenborg, sont aussi des êtres, n'obéissent-ils pas eux aussi au dynamisme de toute vie» (p. 171).

Or, précisément «l'astrologie restitue à l'homme ses rapports avec l'univers». (p. 156)

Un univers qui a conscience de lui-même et qui vit. Nous retrouvons ici la conscience universelle dont R. Ruyer nous a entretenus dans "*La gnose de Princeton*" et qui n'est pas autre chose que l'élément central de l'antique panthéisme.

LA STRUCTURE ABSOLUE

L'élaboration d'une nouvelle logique tient une très grande place dans les travaux des gnostiques d'aujourd'hui. Tous pensent que l'ancienne logique ne répond plus aux besoins du raisonnement scientifique moderne. Tous lui reprochent sa **rigidité**. Tous remettent en question le "principe d'identité" qui constitue l'une de ses bases, principe selon lequel une chose ne peut pas être en même temps ce qu'elle est et son contraire; les nouveaux logiciens veulent se débarrasser de ce principe. Tous font à l'ancienne logique le grief de maintenir la distinction fondamentale entre le sujet et l'objet. Tous estiment quelle a été construite sur des critères que la science reconnaît aujourd'hui comme arbitraires.

Plus généralement le reproche qu'ils font à l'ancienne logique, c'est son **dualisme**. Ce dualisme, disent-ils, conduit la philosophie et la science dans une série de situations de **doute**. Le mot à la mode pour désigner une telle situation, c'est celui d'**aporie** qui signifie "sans issue" ; il n'est certes pas nouveau, mais il a un regain d'utilisation chez les Gnostiques dans le vent. Bref, ils veulent tous se débarrasser de la vieille logique pour en établir une autre qui ne sera plus dualiste mais qui sera plus souple, plus polyvalente et qui admettra enfin la "*coincidentia oppositorum*" dont ils attendent merveille.

R. Abellio se préoccupe beaucoup de cette question et il l'a traitée en profondeur dans celui de ses livres qu'il présenté lui-même comme la plus importante de ses œuvres, "*La Structure Absolue*", ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec "*La Recherche de l'Absolu*", roman de Balzac dont nous venons de parler. C'est dans "*La Structure absolue*" que R. Abellio pose le postulat que nous lui connaissons déjà, celui de l'interdépendance universelle. De ce postulat, il déduit un certain nombre de conséquences et en particulier une critique de la logique dualiste et son remplacement par un schéma de raisonnement à quatre termes, schéma auquel il donne tout naturellement le nom de "**quaternité**" et qu'il justifie comme suit.

Toute observation scientifique est une perception sensorielle qui ne met pas seulement en jeu les deux termes auxquels on la réduisait autrefois à savoir l'œil de **l'observateur** et **l'objet observé**. Car il suffit de prendre un peu de recul pour constater que l'œil de l'observateur appartient à un corps humain qui a lui aussi sa part dans l'élaboration globale de la perception. Par conséquent, dans la formulation de cette perception, sont participants non seulement l'œil au sens strict mais le corps de l'observateur tout entier. Voilà le premier point, qui concerne le sujet observant.

Si maintenant. nous considérons l'objet qui a été observé, nous constatons que lui aussi il appartient à un univers dont on ne saurait le dissocier parce que cet objet est impressionné et comme imprégné de **vibrations** en provenance de l'univers entier. Voilà le second point. Il n'est pas difficile de retrouver, dans les deux points ainsi établis, l'application du postulat de l'interdépendance universelle.

Dans toute observations scientifique donc, R. Abellio ne distingue pas seulement deux termes, mais quatre. Les quatre termes de la "quaternité" sont : l'œil, le corps, l'objet et le monde. Ces quatre termes réagissent évidemment les uns sur les autres et forment un **tout organique**. C'est arbitrairement, estime notre philosophe, qu'on les séparerait.

Après avoir défini les quatre termes de la "quaternité", il faut mettre en évidence les **relations** qu'ils ont entre eux. Pour rendre ces rapports plus visibles, R. Abellio recourt à un **graphique**. Il place l'œil et le corps aux extrémités opposées du diamètre d'une sphère. Puis, de même, il dispose l'objet et le monde aux deux extrémités d’un autre diamètre perpendiculaire au premier. Ces deux diamètres ont leur point d'intersection au centre de la sphère et ils forment entre eux une croix qui représente la "quaternité" et qui va en concrétiser les relations.

Ce schéma à quatre termes est, paraît-il, d'un usage beaucoup plus universel que la stérile dualité de l'ancienne logique. R. Abellio n'attend de lui rien moins que l'unification de la science et de la gnose. Car il est utilisable autant dans les disciplines les plus quantitatives que dans les spéculations les plus spirituelles. Il abolit les séparations entre observateurs et objet observé ; entre matière et esprit, entre tout ce qui était séparé ; et finalement il met en **communication** les abîmes d'en bas avec les abîmes d'en haut, ce qui est probablement le but de la manœuvre.

R. Abellio pense, grâce à la "quaternité", non seulement avoir trouvé un instrument logique tout à fait général, mais aussi pouvoir expliquer la **constitution ultime** de la matière. D'où le nom de "structure absolue" qu'il donne à son ouvrage.

Ceux qui voudraient avoir des précisions sur la "quaternité" universelle sont invités à se rapporter eux chapitres 1 et 2 de la *Structure absolue* et au chapitre 2 de *La fin de l’Ésotérisme*. La démonstration en effet est loin d'être simple et nous n'avons fait ici que la résumer pour en donner une première idée.

Pour notre part, nous ne sommes pas convaincus par la "quaternité" polyvalente de R. Abellio. On aura du mal à nous détacher du précepte logique qui est contenu dans l'Évangile de saint Mathieu, précepte que tout catholique connaît par cœur tant il est clair :

> «*Sit autem sermo vester : est, est ; non, non. Quod autem his abundantius est, a malo est*». «Que votre discours soit : ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas et tout ce qui est en plus de cela, vient du **Malin**». (Math. v, 37)

Et nous trouvons qu'il y a beaucoup de "choses en plus" dans les raisonnements "logiques" de R. Abellio.

UNE BEAUTÉ TÉNÉBREUSE

Le romancier-philosophe s'appelle en réalité Georges **Soullès**. On prétend qu'il a forgé le pseudonyme d'Abellio en condensant Abel et Belial. On dit aussi qu'il a choisi le prénom de Raymond à cause de sa ressemblance avec Ammon-Raa, non du Jupiter égyptien. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela.

On s'accorde à reconnaître à R. Abellio un grand talent d'écrivain. Nous n'en disconviendrons pas. Il a mis, dans l'exposé de toute cette gnose un frémissement romantique tout à fait fascinant auquel on ne peut pas rester insensible. Il est même permis d'y déceler une sorte de religiosité intellectuelle. Mais la richesse et l'élégance de la forme recouvrent un fond plein d'erreurs. Les pages sont belles, en effet, mais d'une beauté ténébreuse.

L'hétérodoxie de ces développements vibrants est tout de suite manifeste aux yeux d'un chrétien. Ni la transfiguration alchimique de l'univers, ni le déterminisme astrologique, ni "l'autre évangile", ni le mysticisme cosmique, ni même l'inclusion du christianisme dans la pluralité de la gnose ne parviendront à convaincre une âme vraiment catholique.

Le chrétien fidèle a beaucoup mieux que cette gnose, si scintillante soit-elle, pour alimenter les réflexions de son intelligence et les méditations de son cœur. Il lui suffit de considérer les sereines splendeurs de la vraie Religion.

CHAPITRE VI. LA GNOSE RELIGION D’ÉTAT

LE G.R.A.C. DE PERPIGNAN

Progressant à grandes enjambées, nous avons dû négliger beaucoup d'épisodes secondaires qui auraient été pourtant fort instructifs. Notre dernière étape sera **le G.R.A.C. de Perpignan**. Le "Groupe de Recherche d'Anthropologie Créationnelle", fondé à l'université de Perpignan en 1982, publie une revue intitulée "***Epignosis***", dont le premier numéro a paru en juin 1983.

L'anthropologie dont il va être question est dite "**créationnelle**", parce que l'homme est considéré, par les chercheurs du G.R.A.C. comme étant de nature divine et par conséquent comme détenteur d'un certain pouvoir créateur, non seulement sur lui-même pour faire éclore en lui le dieu qu'il est en réalité, mais aussi pour collaborer à la **transfiguration** de l'univers et à la **production** d'une humanité d'un **nouveau type**.

D'où vient le mot "Epignosis" ? Y. A. **Dauge**, le membre le plus actif de l'équipe fondatrice, explique qu'il a été choisi dans l'Épître de saint Paul au Colossiens, où il se trouve dans le texte grec « ...revêtez-vous de l'homme nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance (eis epignosia) en se renouvelant à l'image de son Créateur» (Col. III, 9-11). Epignosis, c'est donc la **connaissance** qui fait de l'homme un **créateur**. C'est du moins ce que le contexte nous fait comprendre.

Cette étymologie scripturaire ne nous surprend pas. Nous avons déjà constaté maintes fois l'habitude des gnostiques de puiser leur terminologie dans l'Ecriture ou dans le dogme pour la détourner ensuite de son sens chrétien. C'est ce qui arrive ici. L'étymologie ainsi exposée montre clairement que le Christianisme fera partie de la synthèse que l'on va nous présenter. La revue *Epignosis* reste fidèle à la ligne des vieux gnostiques qui associent le paganisme, la philosophie, le judaïsme et le christianisme. Elle y ajoute les religions orientales, puisque telle est "l'ouverture" actuelle, élaborant ainsi une sorte de **Sagesse universelle**, qui n'est autre que le premier rudiment, encore nébuleux, de la religion universelle. Nous disons rudiment parce qu'il y manque toute la partie sacramentelle que doit comporter une religion complète, mais à laquelle *Epignosis* ne touche pas, pour les raisons que nous évoquerons par la suite.

Le G.R.A.C. et sa revue multiplient les protestations d'appartenance à la gnose immémoriale. Ce n'est donc pas nous qui les rangeons arbitrairement parmi les gnostiques. Ils s'y rangent eux-mêmes.

Trois brillants **universitaires** forment l'équipe fondatrice du G.R.A.C. : Yves-Albert DAUGE, Jean BIES et Joël THOMAS. Les collaborateurs que par la suite ils ont attirés à eux sont aussi en majorité des universitaires. Chaque numéro de la revue reproduit la liste de trente et un membres et collaborateurs du G.R.A.C. Mentionnons seulement ceux qui ont le plus de chance d'être connus de nos lecteurs : Raymond Abellio, philosophe et romancier, Jacques d'Arès, directeur de la revue "**Atlantis**", Jean-Gaston **Bardet**, urbaniste et en même temps spécialiste de la cabale, Bernard **Besret**, docteur en théologie, ancien prieur de l'abbaye de Boquen, Robert Linssen, directeur de l'Institut de science et de philosophie nouvelles de Bruxelles. Restreignons-nous à ces quelques noms.

L'équipe universitaire de Perpignan est loin de dissimuler ses sources doctrinales. Elle en a au contraire établi un inventaire extrêmement bien fait, sous la forme d'une bibliographie raisonnée, classée par matières,

dont la compilation est très intéressante. Mais les écrivains, anciens et modernes, qui doivent être plus directement considérés comme leurs "**maîtres à penser**" ont été rassemblés dès le premier numéro *d'Epignosis*. Ils sont au nombre de vingt-quatre, en voici les principaux : C.G. Jung, G. Bachelard, R. Guénon, Fr. Schuon, R. Abellio, H. Corbin, St Lupasco, G. Durand, M. Eliade, G. Scholem, R. Linssen.

La seule lecture de cette liste des maîtres à penser nous fait pressentir que la synthèse *d'Epignosis* sera très large, car nous y voyons figurer des écrivains appartenant à des tendances jusqu'à présent assez distinctes, comme par exemple la tendance guénonienne qui est d'esprit très religieux et la tendance du cercle *Eranos* d'Ascona, avec son "Sacré sans Dieu".

Le départ en flèche du G.R.A.C. de Perpignan appelle impérativement la comparaison avec les débuts claironnants du G.R.E.C.E. : méthode analogue, sûreté dans la manœuvre, fédérations de groupements préexistants, tournure d'esprit-pluridisciplinaire marquée, terminologie superposable sur bien des points. S'agit-il d'une réelle filiation ou d'un simple mimétisme involontaire, dû à des circonstances analogues? J. A. Dauge serait-il le "Alain de Benoist" de la "Nouvelle Gnose"? Nous posons la question sans avoir, aujourd'hui, aucun indice décisif pour y répondre.

LE SAVOIR ET LE POUVOIR

L'idée de **transfiguration** est l'une de celles qui reviennent le plus souvent dans les pages *d'Epignosis*. Elle n'est jamais clairement définie, ce qui est quasiment la règle dans les exposés gnostiques. La transfiguration désigne le «passage à un mode d'être inédit de l'existence terrestre». Et l'agent de ce passage, ce sera évidemment l'homme puisqu'il est également co-créateur. L'homme est un être "**mutal**" soumis à une dynamique de transformation ; il possède «un statut ontologique fondé sur la mutation, une capacité évolutive indéfinie».

> «Le but pratique de l'ésotérisme est de transformer l'homme et de parachever la création. Il s'agit donc d'une énergétique de la métamorphose universelle ayant autant de points de départ qu'il y a de personnes engagées dans le processus, car il faut toujours partir de soi-même. La juste compréhension et l'utilisation correcte des énergies créatrices (humaines, cosmiques, divines) permettent un développement intégral de nos possibilités. Elles nous confèrent la toute-puissance bénéfique : la capacité d'être au-dessus du monde, et,

simultanément, de vivre au-dedans du monde, en agissant comme artifex à travers tout». (N° 1, 1er cahier, p. 31)

Cette transfiguration générale, nous l'avons souvent rencontrée, en particulier chez R. Ruyer et chez R. Abellio. Elle aboutit à l'avènement d'une **sur-humanité**. Mais, nous fait-on remarquer, «n'oublions pas que chacun de nous porte en lui le germe de sa divinité». Il faut aussi nous souvenir du «caractère théandrique de la nature humaine». Dès lors la sur-humanité dont on nous fait attendre l'avènement sera une humanité de dieux : «l'anthropologie justement comprise débouche donc sur la théogénèse» (p. 9). La théogénèse, selon l'étymologie du mot, c'est l'art de fabrique des dieux. Tel est précisément le rôle de la "connaissance gnostique".

L'ambition de surclasser les précédentes gnoses n'est évidemment pas étrangère à l'entreprise du G.R.A.C. Le nom d'Epignosis indique bien que l'on vise une **super-gnose**. La synthèse entreprise, en effet, se veut absolument générale. Elle englobe toutes les religions, y compris la religion chrétienne bien entendu, et toutes les sciences ; elle comprend aussi toutes les mystiques et toutes les philosophies. C'est, nous dit-on «l'union du matérialisme spirituel et de la physique gnostique». On comprend que cette synthèse ne puisse pas se réaliser sous le mode syncrétique qui exigerait un amalgame homogène impossible à mettre au point avec des constituants si nombreux et si disparates. Elle est envisagée sous la forme de l'unité transcendante (à la manière de Schuon), c'est-à-dire de **l'unité ésotérique** laissant subsister, à la base, un certain pluralisme.

Le G.R.A.C. réussira-t-il à imposer sa super-gnose ? C'est peu probable car il n'est pas lui-même situé au sommet de la hiérarchie ésotérique. Un symptôme le montre à peu près sûrement. Dans les développements sur la vie intérieure et sur la contemplation, les auteurs *d'Epignosis* en arrivent naturellement à parler de l'initiation et ils la présentent comme l'aboutissement normal de l'entraînement méditatif. Et ce qui est très net, c'est qu'ils la conseillent, mais qu'ils ne la confèrent pas.

Or, pour tous les esprits qui fréquentent le monde initiatique, il existe une **distinction** classique **entre le cercle du "savoir" et le cercle du "pouvoir".** Puisqu'ils conseillent l'initiation sans la conférer, c'est que le G.R.A.C. (en tant que tel) appartient au "cercle de savoir" et non pas au "cercle de pouvoir". Il ne constitue donc pas une congrégation initiatique. Il

enseigne une gnose à une élite large destinée elle même à enseigner le grand public. Mais il existe indubitablement, au-dessus de lui, une congrégation initiatique où l'on confère des pouvoirs et dont le G.R.A.C. n'est que l'appareil de résonance, dirigé vers l'extérieur.

Nous avons ici la réponse à la question que nous posions plus haut. Pourquoi le G.R.A.C. se contente-t-il d'élaborer et de répandre une "sagesse universelle" apte à inspirer une "religion universelle" et pourquoi ne touche-t-il pas à la partie sacramentelle ? C'est tout simplement parce qu'il appartient au cercle du savoir et ne dispose pas des pouvoirs qui lui permettraient de conférer l'initiation. *Epignosis* est une revue trop jeune encore pour que l'on puisse discerner ce qui constitue sa superstructure. S'agit-il d'un réseau initiatique oriental ? C'est possible, mais pas certain. Ou alors ne serait-ce pas tout simplement la franc-maçonnerie ?

L'ÉPIGNOSE

Tous les numéros de la revue *Epignosis* sont, dans leur facture littéraire, d'une haute tenue. Ils sont rédigés par des universitaires qui savent écrire et qui connaissent à fond les sujets dont ils traitent. Il est essentiel de leur rendre ce qui leur est dû, avant d'avoir à manifester notre total désaccord avec les conclusions qu'ils tirent et avec l'esprit qui les anime.

Dans la production déjà importante *d'Epignosis* (plus de 400 pages), on retrouve l'une des caractéristiques les plus constantes de la gnose depuis ses origines : c'est la **prolixité**. La richesse d'expression des écrivains du G.R.A.C. est étonnante. Les même thèmes sont repris sous des formes incroyablement variées. Les néologismes surabondent, sans être vraiment nécessaires. L'enthousiasme des auteurs pour leur thèse provoque des expressions outrées qui contribuent à la luxuriance de tous ces développements. On est emporté par la surabondance du verbe qui tourne, en maints endroits, à la **logomachie**. Cette **hypertrophie verbale** n'est pas accidentelle. Elle appartient à la pédagogie des nouveaux gnostiques, car elle réalise incontestablement un effet d'éblouissement qui est très opérant. On conçoit aisément que beaucoup d'intellectuels se laissent prendre, grâce à la richesse de la forme, à ce que l'on peut tenir, en effet, pour une culture très élevée.

L'appartenance du G.R.A.C. à l'antique mouvement gnostique est explicitement et inlassablement revendiquée. Le titre de la revue *Epignosis* suffirait à le prouver. Ce n'est donc pas nous qui décidons

arbitrairement de cette appartenance après examen. C'est l'équipe rédactionnelle tout entière qui s'en réclame.

Une intense **religiosité** imprègne tous les articles *d'Epignosis*. Mais c'est une religiosité gnostique évidemment. Ce qui est médité avec intensité, ce sont les mythes indiens ou orientaux que l'on tourne et retourne sous toutes leurs faces pour en extraire un suc qui est forcément gnostique. Les mystères chrétiens eux aussi sont médités, mais dans un sens détourné, c'est-à-dire dans un sens ésotérique. La Foi, telle qu'elle est définie par l'Eglise, est totalement absente de ces méditations : on en est à cent lieues.

Quelle image les rédacteurs *d'Epignosis* se font-ils de la divinité ? La notion de "Père" n'est certes pas exclue. Le christianisme a imposé cette notion et il n'est plus au pouvoir de personne de l'esquiver complètement. Les anciens gnostiques, nous l'avons vu, ont été obligés de s'incliner. Mais, tout en admettant la personne divine du "Père", au moins verbalement, les doctrinaires de la revue *Epignosis* la font surmonter, comme il fallait s'y attendre, par un principe abstrait qui lui dicte sa logique. C'est ainsi que l'on nous parle de "l'entité transpersonnelle" et de «l'absolu irréductible à toutes preuves», entité et absolu que l'on appelle parfois simplement "**l'Énergie**" tout court.

La science de ce dieu abstrait, on s'en doute, va donc se réduire à une "énergétique". Dès le premier numéro *d'Epignosis*, Y.A. Dauge définit cette théologie énergétique en ces termes :

> «Qu'il s'agisse des disciplines expérimentales, de la morale, de la religion, de la philosophie, de l'art, des problèmes de chimie ou d'alchimie, tout cela relève d'une seule et même énergétique qu'il importe absolument de concevoir dans son unité. Plongé dans cette dynamique universelle, où nous avons un rôle essentiel à jouer, nous devons partout et toujours reconnaître les pôles et les structures, les courants ascendants et descendants, les concentrations et les irradiations. Nous devons reconnaître et contrôler toutes les mutations énergétiques depuis le domaine de la microphysique jusqu'à celui de la théologie, depuis les "émissions dues aux formes" jusqu'aux modalités du divin créateur». (N°1, 1er cahier)

La science de la divinité, c'est-à-dire en définitive de "l'Énergie" étant ainsi définie, on va maintenant nous donner une définition de l'homme. Nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que l'homme est composé non pas seulement d'un corps et d'une âme mais de **trois éléments** :

«Pour échapper au confusionnisme, il est en effet indispensable de distinguer ce qui relève des corps, ce qui appartient à la psyché et ce qui se réfère au plan de l'esprit». (N°1, 1 er cahier p. 75)

Epignosis adopte donc la doctrine de la "**tripartition**" que l'on retrouve chez la quasi-totalité des gnostiques anciens et modernes. Nous l'avons déjà rencontrée. Le corps appartient au monde matériel, l'esprit au monde spirituel, et entre les deux la psyché appartient au "monde intermédiaire". Voilà encore un point où la gnose se distingue nettement de la doctrine de l'Eglise, dans laquelle le monde intermédiaire est totalement inconnu. Il n'y a que deux mondes, le monde des esprits et le monde des corps. L'homme n'est composé que de deux éléments, un corps et une âme. Et l'âme est une substance spirituelle homogène ; elle n'est pas composée. Dieu crée une âme neuve chaque fois qu'il y a un corps à animer.

Seulement l'âme assume deux fonctions. Il n'y a pas deux âmes, mais seulement deux fonctions d'une seule et même âme. Vers le bas, elle est infiniment associée au corps dont elle doit assurer le gouvernement. On l'appelle alors "anima". Et vers le haut, elle est attirée par Dieu comme une flamme qui monte ; on la nomme alors "spiritus". Ces deux fonctions de l'âme appartiennent à la tradition ecclésiastique depuis toujours. On les trouve mentionnées dans les Ecritures et elles figurent, en particulier, dans le Magnificat, appelé aussi le cantique de Marie: «*Magnificat ANIMA rnea Dominum et exultavit SPIRITUS meus in Deo salutari meo*». Mais encore une fois, il s'agit des deux fonctions d'une même substance spirituelle. Tel est l'enseignement de l'Eglise.

Après avoir souscrit à la vieille doctrine gnostique de la tripartition, *Epignosis* va adopter encore la thèse, très anciennement gnostique elle aussi, de la participation de l'homme à la nature divine. L'homme et Dieu sont **co-créateurs**. Les affirmations dans ce sens sont absolument sans équivoques. Dans le premier cahier *d'Epignosis*, page 42, on souhaite

«une prise de conscience par l'homme de sa vocation de créateur, d'Alter ego de Dieu, participant de la puissance transmutatrice et illuminatrice du Verbe».

Mais alors, l'anthropologie va se confondre avec la christologie. C'est justement ce que l'on nous dit :

«La christologie devient autologie (c'est-à-dire science de soi-même), approfondissement de notre double nature divine et humaine ; elle est la saisie de la puissance du Verbe créateur qui est en germe dans le cœur, elle est voie de déification». (p. 21).

On précise encore que «l'être humain est d'ailleurs un second dieu». (p. 39). Les nouveaux gnostiques doivent donc s'occuper de «rechercher comment fonctionne cette complémentarité humano-divine». (p. 26). On formule laconiquement cette co-naturalité de Dieu et de l'homme par des expressions comme celle-ci : "Lui-Dieu-Père, Moi-Dieu-Fils". Bref, nous sommes de **petits Verbes incarnés**.

Seulement, *Epignosis* vient de nous dire qu'il n'y a aucune distinction radicale entre Dieu et l'univers. Aussi n'y en a-t-il pas non plus entre l'homme et l'univers. Tout cela ne fait qu'un. Dieu, l'homme et l'univers ne font qu'un. L'homme, nous dit-on «est un être théandrique parfait et un anthropocosme accompli». (p. 37). Expression que l'on condense encore en disant : «La clef de la doctrine, c'est de réaliser le théo-anthropocosme».

A cette forme gnostique de théologie va correspondre une forme gnostique de **spiritualité**. Le "connais-toi toi-même" qui est la base de toute vie intérieure et que *Epignosis* reprend à son compte parce qu'il n'est pas possible de faire autrement, ce "connais-toi toi-même" se transforme tout naturellement en "deviens le dieu que tu es". Et les rédacteurs *d'Epignosis* ne se font pas faute de nous le répéter sous des formes infiniment variées avec leur talent habituel. Mais comme le dieu que je suis se confond avec le cosmos, la spiritualité gnostique va se réduire à une communion de plus en plus intime avec le cosmos, rejoignant ainsi les spiritualités orientales et islamiques.

L'équipe directrice du G.R.A.C. semble attacher la plus grande importance à la pratique effective de la contemplation. La spiritualité dominante parmi eux paraît s'apparenter au **bouddhisme**. Mais la revue est encore trop récente pour que l'on puisse formuler un jugement définitif. D'autres types de méditations peuvent venir s'y ajouter. En somme, théologie inacceptable puisque dérivée du "Principe suprême" et conduisant au panthéisme. Anthropologie inacceptable puisque basée sur la tripartition. Spiritualité également inacceptable puisque aboutissant à la communion cosmique.

UN DOCTORAT DE GNOSE ?

La gnose dont nous avons rappelé les grandes étapes, peut, dans son ensemble, se définir comme "la théologie de la contre-église". Or, de nos jours, c'est un fait incontesté, **la contre-église domine l'Etat**. Il est donc logique quelle cherche à imposer sa théologie à l'Etat. On peut donc

s'attendre, théoriquement tout au moins, à une officialisation progressive de la gnose. La revue *Epignosis* et le G.R.A.C. fournissent un symptôme de ce début d'officialisation.

«*Epignosis* est l'organe du Groupe de Recherche d'Anthropologie Créationnelle, fondé à l'Université de Perpignan, en 1982». Cette mention figure en tête de tous les cahiers, depuis le premier. Chaque numéro porte également la mention suivante : «Ce numéro a été fabriqué avec le concours de l'Université de Perpignan». Le "Copyright" est aussi libellé aux noms du G.R.A.C. et de l'Université de Perpignan. Quant aux modalités de paiement, les abonnés sont priés d'adresser leur chèque à M. l'agent comptable de l'Université de Perpignan. Le parrainage ne peut pas être plus complet.

Il y a, dans toutes les Universités de France, et même d'Europe, des "cellules gnostiques" analogues. Tout le monde sait que, dans nos facultés, ce qui n'est pas marxiste est gnostique. Est-ce à dire qu'une chaire de gnose est en cours de constitution dans chaque université ? Ce n'est pas seulement une chaire, car la gnose, nous l'avons vu, se veut pluridisciplinaire. Les gnostiques ont donc tendance à étendre leur influence sur toute une série de disciplines et même sur toutes : sur les disciplines que l'on peut appeler "qualitatives" comme sur les "quantitatives", puisqu'on a parlé de "l'union du matérialisme spirituel et de la physique gnostique". Le G.R.A.C. ne dissimule pas son intention d'**inspirer l'enseignement tout entier.**

Epignosis se réjouit de constater que maints organismes tant privés que publics, militent dans ce même sens. Les uns l'ont précédé, les autres suivi. En bonne place vient évidemment la Fondation *Etanos* d'Ascona qui réunit les disciples de Jung et les partisans du "sacré sans dieu" ; c'est pour réunir les membres de cette fondation dans une mémorable séance de travail que *France-Culture* a organisé la Rencontre de Cordoue.

Vient ensuite le "Centre inter-disciplinaire d'Etudes philosophiques" de l'Université de Mons, en Belgique. Dans le même ordre d'idée, la revue mentionne le "Groupe de recherche sur les symboles" de l'université de Genève, et la "Société internationale de Symbolisme". Mention également du très actif "Centre de recherches sur l'Imaginaire" de Chambéry-Grenoble. "L'Université Saint Jean de Jérusalem" mérite aussi, de la part *d'Epignosis*, le salut qui est dû à un grand ancien. Le Groupe d'Étude Carl-Gustave Jung" fait partie de ces organismes d'inspiration gnostique. On note encore la fondation à Liège, en 1978, de "l'Institut national

d'Anthropologie" (I.N.A.C.). Puis aussi la formation du "G.RE.CO 56" qui coordonne une importante partie de ce type de recherche sous les auspices du C.N.R.S. Et l'énumération se termine, très provisoirement d'ailleurs, sur l'évocation des "divers instituts et laboratoires de recherches sur l'imaginaire dans les Universités françaises". On voit tout de suite que Perpignan n'a pas le monopole de la gnose.

Tels sont les organes officiels ou semi-officiels que la revue *Epignosis* mentionne comme œuvrant, en milieu universitaire, dans le même sens qu'elle. Il nous semble que l'on peut y voir l'annonce d'une **officialisation** de l'enseignement de la gnose dans nos facultés. L'avenir dira si nous avons vu juste.

Si cette éventualité vient à se produire, les citoyens des États modernes auront droit, quant à la religion, à deux opinions. Ils auront certes le droit d'être athées. Mais s'ils sont religieux, ils seront réputé officiellement gnostiques ; et il en sera ainsi même des chrétiens puisque le christianisme, on nous le répète, n'est qu'un cas particulier de la gnose, laquelle est la théologie de la religion universelle.

CONCLUSION

Ce retour offensif de la gnose, dont nous venons de rappeler les phases les plus caractéristiques, fait peser un **terrible danger** sur ce qui nous reste de Foi. Les catholiques qui ont échappé au piège progressiste risquent fort de tomber dans le piège gnostique parce qu'il est masqué sous un décor traditionnel. Et n'allons pas nous imaginer que l'on peut se défendre contre le mauvais gnosticisme tout en acceptant une **prétendre bonne gnose**, qui n'est en réalité qu'un **gnosticisme mieux camouflé.**

Qui nous défendra de la contamination si ce n'est nous-même ? Bien des prêtres sont secrètement acquis à l'ésotérisme dont ils ont subi le charme. Ils sont décidés à **ne pas se battre**, attachant créance au "boniment de compatibilité" et trouvant plus commode d'abandonner au feu une large part.

Tel n'est pas le parti que nous avons pris. L'âme chrétienne appartient à l'Esprit de Vérité (*Spiritus veritatis*, disent les litanies). La gnose est une fausse sagesse où se mêlent la vérité et l'erreur. Or, Jésus et Belial ne sont pas faits pour s'embrasser, mais pour se **combattre**.

Les gnostiques d'aujourd'hui opposent à l'Eglise les mêmes doctrines erronées que lui opposaient déjà les gnostiques anciens. L'Eglise est née en terre païenne et la gnose ne saurait l'effrayer car elle en a déjà triomphé. Moïse, lui aussi, s'était victorieusement séparé du paganisme effroyablement subtil des Egyptiens. Avant lui, Abraham avait été extrait par Dieu du feu païen de Ur, en Chaldée, car Dieu ne veut pas de gnose, c'est-à-dire d'entente avec le paganisme.

Et aujourd'hui, en présence du même ennemi, qui sait si Notre-Seigneur, après toutes les défaites apparentes qu'Il a subies depuis l'époque de la Réforme, ne se dispose pas à remporter enfin une nouvelle victoire.

C'est ce que nous croyons.

TABLE DES MATIÈRES